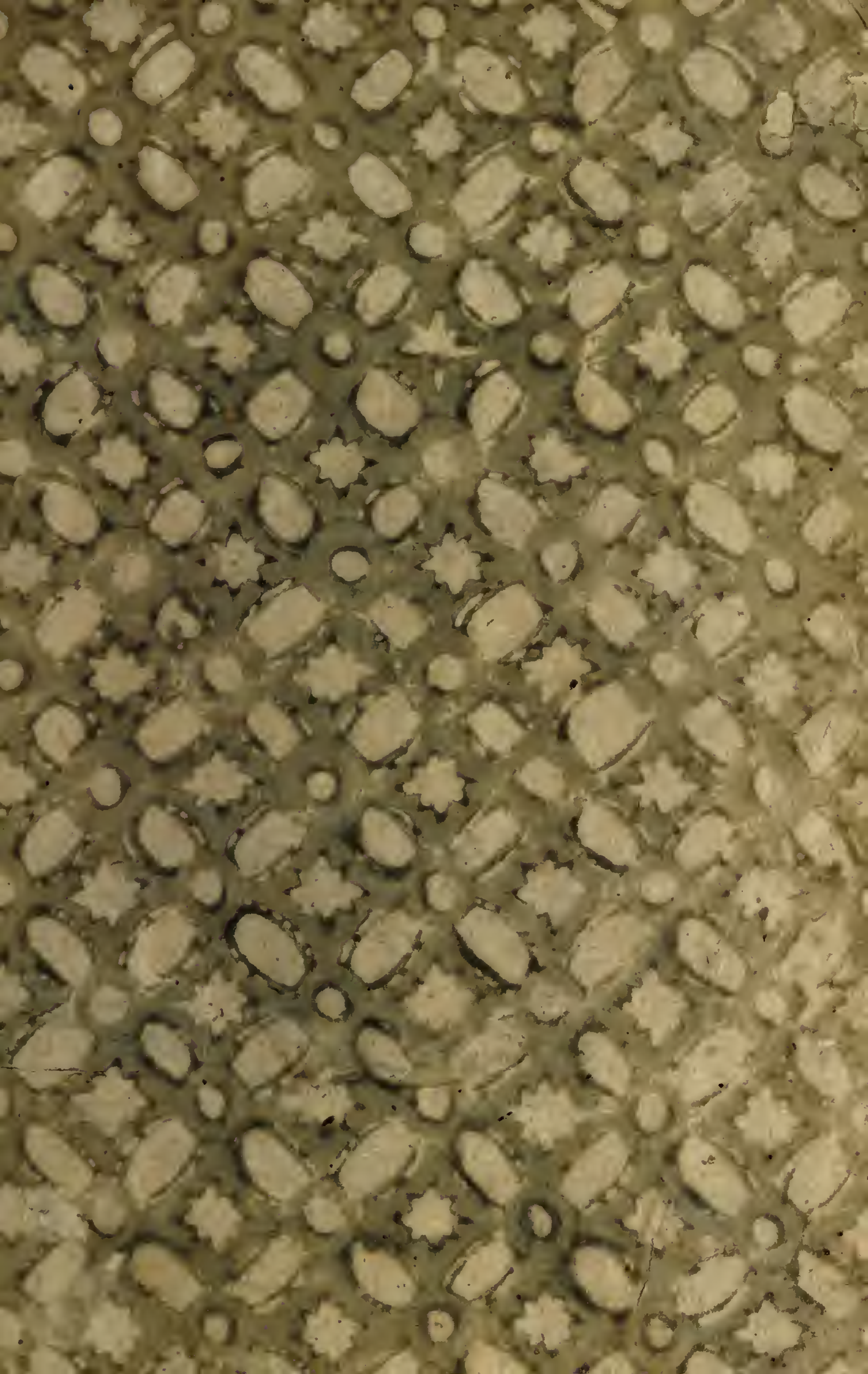
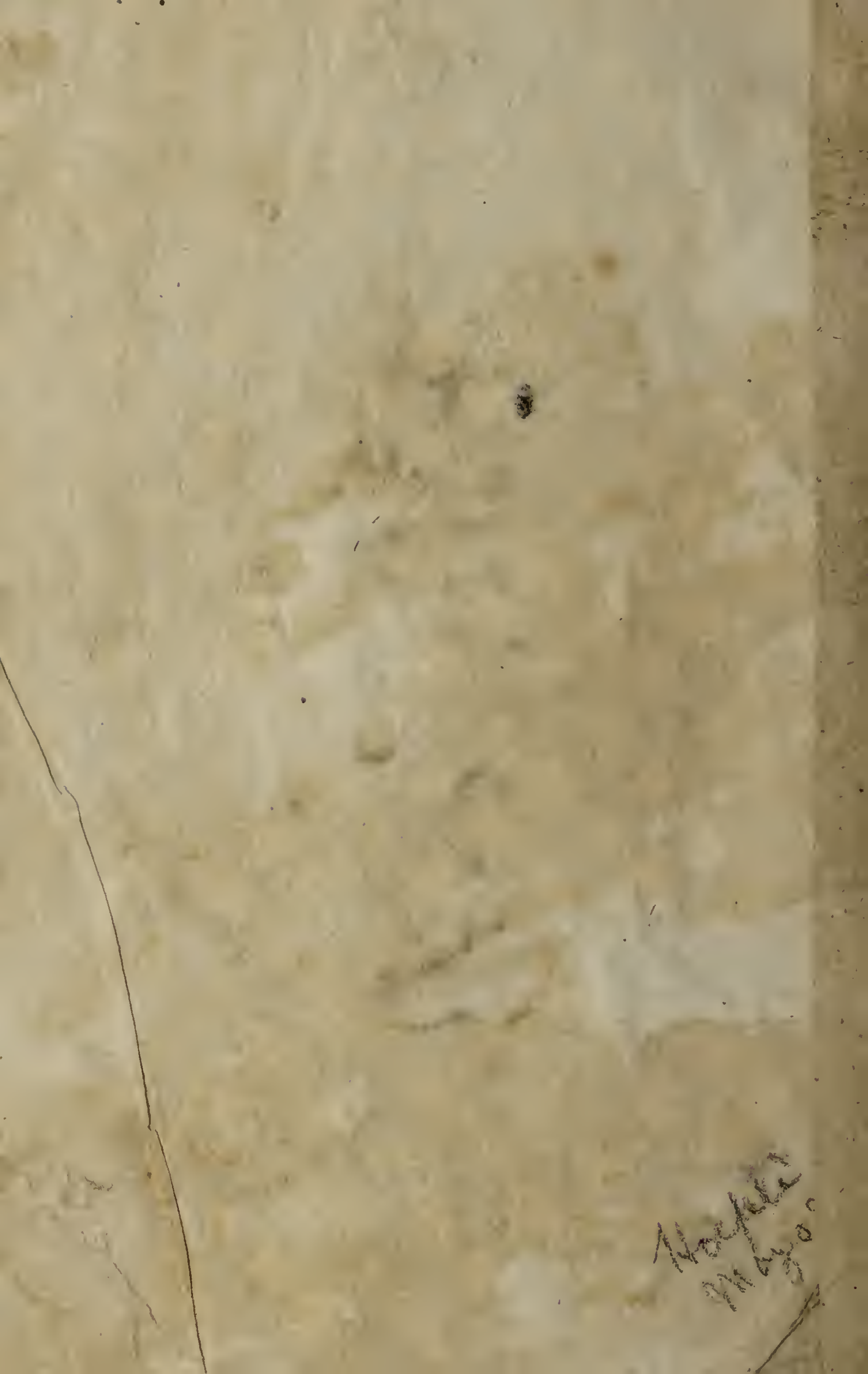
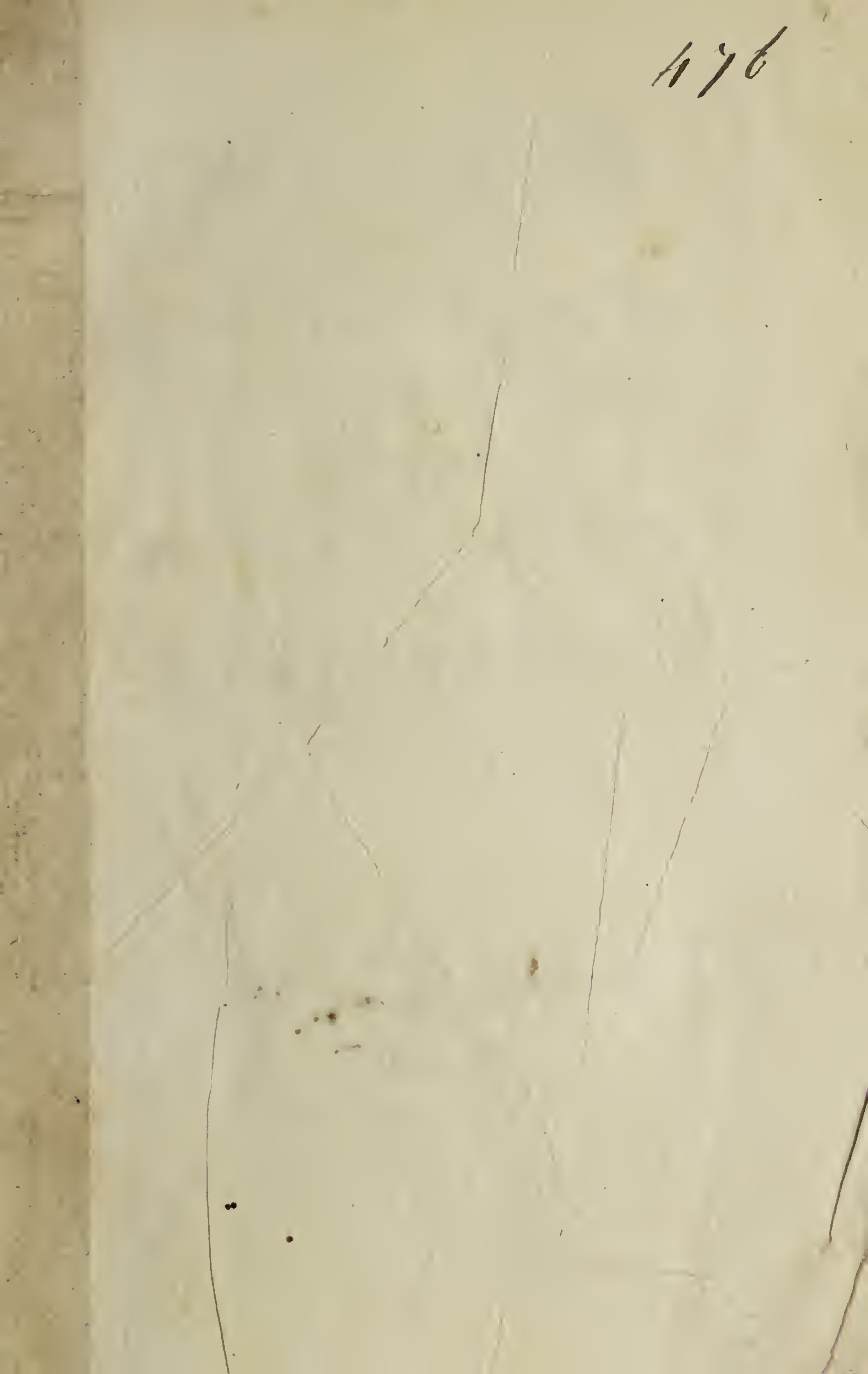







476

LETTRES

DE

Mr. TISSOT, D. M.

SUR DIVERS SUJETS DE MEDECINE,

à MM.

DE HAEN, HIRZEL

ET

ZIMMERMAN.

Le D. Louis Nar.

1774.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LETTRE
A MONSIEUR
DE HAEN
CONSEILLER AULIQUE DE L. M. IMP. PREMIER PROFESSEUR EN MEDECINE-PRATIQUE A VIENNE, &c. &c.

EN REPONSE
A SES QUESTIONS SUR L'INOCULATION.

PAR

M. TISSOT D. M.

Serò est in periculo consilium quærere.



A LAUSANNE,
Aux depens de FRANÇOIS GRASSET.

MDCCLIX.



LETTRE
A MONSIEUR DE HAEN
PAR
MONSIEUR TISSOT,
SUR
L'INOCULATION.

AVANT que d'écrire en faveur de l'Inoculation, je crus, Monsieur, m'être assuré que la petite verole étoit une maladie très souvent mortelle; que quand on l'avoit eue une fois, on ne l'avoit pas une seconde; que jusqu'à présent l'on n'avoit aucun specifique ni aucune méthode, qui pût surement la prévenir ou en assurer la gué-

riſon dans tous les cas; que l'inoculation ſeule pouvoit arrêter les ravages de cette maladie; & enfin que l'inoculation étoit légitime. J'aime les hommes, je me fis un plaiſir de contribuer à repandre cette pratique; je crus même remplir un devoir en publiant mon ouvrage. Pluſieurs Savans, célebres dans leurs genres, penſoient à Londres, à Paris, à la Haye, comme je penſois à Lauſanne; & ces quatre villes fournirent chacune dans le même tems une apologie de l'inoculation. Des ſuffrages d'un ſi grand poids augmenterent ma conviction; des ſuccès ſoutenus m'attacherent tous les jours plus fortement à cette pratique. Je vis avec joye qu'elle ſe repandoit, que les plus habiles Medecins de l'Europe la conſeilloient & la dirigeoient. Je n'étois que bien foiblement affecté par tous les petits ouvrages qui s'élevoient contr'elle; outre que quelques uns n'étoient que des libelles anonimes, preſque tous les autres n'étoient que des déclamations vagues, des infirmations de faits vrais, des collections de faits faux, compilées par des auteurs aſſez peu connus, & qui paroiſſoient aſſez

peu

peu inſtruits; elles ne paroiſſoient faire aucune impreſſion ſur les bons eſprits; j'étois dans une ſecurité parfaite. L'on m'en tira en m'apprenant, ce que je n'aurois jamais ſoupçonné, que l'on pouvoit vous compter parmi les anti-inoculiſtes. J'en fus véritablement affligé, parceque je ſentis combien votre ſuffrage entraineroit de gens, & qu'il arrêteroit la propagation de la nouvelle méthode. Je lus avidement & en tremblant votre ouvrage; je craignois d'y trouver des objections inſolubles, & d'etre convaincu d'erreur. Si cela eut été, je l'aurois avoué; mais celle-ci m'avoit été trop chere, pour qu'il ne m'en coutât pas beaucoup d'être forcé à l'abjurer. Je vous l'avoue, après avoir fini cette lecture, j'eus une joye vive en ſentant que vous ne m'aviez pas perſuadé; j'eſperai qu'en expoſant les raiſons qui m'empêchoient de me rendre, je diminuerois le nombre de vos proſelytes. Dès ce moment je me déterminai à vous repondre. Vous m'avez fait dès lors la grace de m'y inviter; je le fais avec plus d'aſſurance. Ne craignez point, Monſieur, les deſagremens qui, à la honte de l'hu-

manité, n'ont que trop ſouvent fletri, même de nos jours, les diſputes litteraires. Je ſais aimer & reſpecter ceux qui ne penſent pas comme moi. Je vous ſuis attaché par l'eſtime la plus diſtinguée & par la reconnoiſſance la plus vive; vous m'avez obligé par l'endroit le plus ſenſible, en m'inſtruiſant. Tous vos ouvrages, ſurtout les derniers, fruits du plus bel établiſſement que l'on ait fait en faveur de l'humanité & dont j'ai l'obligation à votre politeſſe & à votre bienveillance, ſont une école, où tous les Medecins trouvent à s'inſtruire, & où j'ai plus à apprendre qu'un autre. Avec les ſentimens que j'ai pour vous, on peut avoir le malheur de critiquer, mais jamais celui d'offenſer, & je me flatte que vous trouverez verifié dans cette lettre ce que vous m'avez obligeamment écrit: *Nous ſerons en même tems les plus grands adverſaires & les plus intimes amis.* Je ne vous repondrai pas en latin, parceque je ſens fort bien, que votre autorité ſubjuguera un grand nombre de ceux même qui ne liront pas votre ouvrage. Je n'ai pour moi que mes raiſons, il faut les mettre à la portée de tout le monde. En préſentant

ſentant vos objections je tâcherai de ne pas les affoiblir. J'ai dit vos objections Monſieur, parceque quoique vous ayez employé le titre modeſte de queſtions, vous n'avez ſurement pas cru, que l'on put ſe faire illuſion ſur votre façon de penſer, & croire que vous reſtez dans le doute. C'eſt prendre parti, que de propoſer toutes les objections, & d'omettre toutes les reponſes.

Vous demandez 1.

L'inoculation eſt-elle permiſe devant Dieu?

M. de la CONDAMINE a examiné cette queſtion, je l'ai examinée; M. CHAIS l'a traitée avec toute l'étendue & la force poſſible. Vous cherchez à invalider nos raiſons, j'aurois bien des choſes qui me paroiſſent convaincantes à vous repondre; je ſuis même perſuadé qu'il eſt bien important de le faire, parceque, ſi je ne me trompe, cette objection morale a donné plus de force, aux objections phyſiques, dans votre eſprit, qu'elles n'en auroient eu, ſi vous les aviez enviſagées indépendamment de cette premiere, & comme ſimple Phyſicien. Mais vous m'avez appris que vous êtes en diſpute amiable

avec le digne Pasteur que je viens de nommer. Je me repose sur lui avec la plus entiere confiance du soin de lever vos doutes, & ceux que les votres ont pu faire naitre; il y auroit de la témérité à vouloir partager cette tache avec lui. Je me borne à ce qui est de mon ressort, au physique, & je ne me permettrai qu'une seule réflexion morale; c'est que si l'inoculation est illégitime, toute action tendante à la conservation de notre vie, le sera aussi, lorsque le danger, qui accompagne sa *commission*, ne sera pas autant inférieur à celui qui resulte de son *omission*, que le danger de la petite verole inoculée l'est au danger de la petite verole naturelle. Vous êtes trop éclairé & trop équitable pour me contester la vérité de ce principe; c'est une nouvelle loi. Je fremis en pensant au nombre de suicides dont elle remplit tout à coup l'univers. Qui pourra se flatter de ne pas l'être? Que seroit-ce si je parlois des démarches qui n'ont pour but que les aises, les commodités, les agrémens? Tirons le rideau sur cette perspective. Je reviens à vos questions de medecine, vous en proposez trois.

2. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle la vie à plus de gens que la naturelle?*

3. *Eſt-il bien vrai que preſque tous les hommes doivent avoir la petite verole?*

4. *N'eſt-il pas douteux que l'inoculation, ſoit qu'elle ait donné ou qu'elle n'ait pas donné la maladie, mette à l'abri de la reprendre?*

Je les examinerai l'une après l'autre; mais auparavant je dois m'arrêter un moment ſur deux faits qui ſe trouvent dans l'examen que vous faites, des reponſes données d'avance à votre premiere queſtion.

1. Vous rapportez l'objection qu'on fait aux détracteurs de l'inoculation; *vous n'êtes pas d'accord avec vous mêmes*, leur dit-on, *en défendant l'inoculation, pendant que ſi, dans une famille nombreuſe, il y a un enfant qui ait une belle petite verole, vous conſeillez de faire habiter les autres avec lui, afin qu'ils la prennent; & cette cohabitation n'eſt réellement qu'une inoculation imperceptible: la légitimité de la votre prouve donc celle de la nôtre.* L'objection eſt bien réelle, vous n'en diſconvenez pas, mais vous blamez ceux qui y donnent lieu,

parce qu'ils ont tort ſelon vous en morale & en médecine. Je ne touche pas au premier article, je m'en ſuis déclaré. Ils ont tort en medecine. J'en conviens avec vous, s'ils les font cohabiter ſans s'être aſſurés, qu'ils ſont dans une diſpoſition favorable à la petite verole; mais je ne les trouve pas dans le tort par la même raiſon que vous, qui eſt *que les petites veroles diſcretes en produiſent de confluentes, & les confluentes de diſcretes, comme l'expérience journaliere le prouve, & comme les Medecins inoculateurs l'ont obſervé.* Permettez moi une remarque, c'eſt que vous accordez ici le grand principe de l'inoculation. En effet, ſi les petites veroles diſcretes donnent, (il faut dire quelques fois, car ſans doute vous ne penſez pas à en faire une regle générale, il ſeroit bien à ſouhaiter que c'en fut une) ſi, dis-je, les petites veroles diſcretes donnent quelques fois des petites veroles confluentes, & ſi celles-ci en produiſent de diſcretes, la diſcretion ou la confluence ne dependent donc pas de la nature du venin. Si elles ne dépendent pas de la nature du venin, elles dépendent néceſſairement,

ou

ou de l'état du malade, quand il en eſt infecté, ou des cauſes étrangeres qui agiſſent ſur lui depuis l'infection. J'aurai occaſion de vous prouver plus bas, que l'état du malade peut ſe changer ſuivant les vues du medecin. Je vous demande actuellement, ſi les cauſes étrangeres ne ſont pas en notre puiſſance, autant que les cauſes phyſiques non naturelles peuvent être en la puiſſance de la medecine? Ces faits convenus, & j'oſe me perſuader qu'après avoir lu toute cette lettre vous n'en diſconviendrez pas, quel argument en faveur de l'inoculation!

Vous trouvez l'occaſion de dire, qu'on a mal à propos compté M. BOERHAAVE parmi les partiſans de l'inoculation. Si cette critique eſt exacte, c'eſt ſur moi ſurtout qu'elle porte: c'eſt à moi plus particulierement à examiner les raiſons ſur leſquelles vous vous fondez. Ce ſont 1. un paſſage de ſes leçons que vous avez receuilli vous même, & dans lequel il recommande la cohabitation préférablement à l'inoculation, *parce*, dit-il, *qu'un enfant ſain, qui cauſera & dormira avec un enfant malade, prendra la maladie encore plus ſurement,*

(le mot *tutius* eſt un peu équivoque quand on fait attention à ce qui ſuit,) *par la déglutition que par l'inſertion, & aura la petite verole également heureuſe. L'on me demande*, ajoute-t-il, *s'il faut inoculer? Je repons qu'on peut ſeulement faire cohabiter, qu'ils ſeront preſque toujours infectés, & que ſi cette méthode manque quelques fois, l'inoculation manque auſſi.* Bien loin de conclure avec vous, de ce paſſage, que M. BOERHAAVE étoit defavorable à l'inoculation, l'on peut en conclure premierement, qu'à coup ſur il ne la croyoit point criminelle: cela eſt évident; car dès qu'il cherche à faire prendre la petite verole, la façon n'y fait plus rien, chacun employe celle qu'il croit la plus ſure: auſſi vous le blamez à cet égard. Il prouve encore, que cet habile medecin s'attendoit à des petites veroles également heureuſes après la cohabitation, & après l'inſertion: il croyoit que ces deux façons infecteroïent auſſi certainement; & s'il paroit pancher pour la cohabitation, l'on n'en voit pas trop la raiſon, ce n'étoit peut-être que pour éviter l'opération. Mais, Monſieur, s'il eut lu votre ouvrage, per-

permettez moi de vous le dire, il eut été décidé pour l'inoculation; ce qui le tenoit en ſuſpens, c'eſt qu'il croyoit que la cohabitation étoit auſſi efficace. Vous prouvez victorieuſement le contraire pag. 61. les choſes n'étant plus égales, il eut embraſſé le parti le plus ſûr. La ſeconde raiſon ſur laquelle vous vous fondez pour perſuader, que votre illuſtre maitre n'étoit pas partiſan de l'inoculation, c'eſt un paſſage de ſa belle préface ſur les maux veneriens: en voici le ſens; *qu'on inſere une goutte de pus varioleux dans le ſang du plus robuſte laboureur, elle y produira une fievre d'un caractere ſingulier: il ſortira des boutons, qui ſe changeront dans un tems marqué en abcès purulens, ſouvent ſi nombreux, que tout le ſang eſt converti en pus & tout le corps bouleverſé.* J'ai pluſieurs choſes à remarquer ſur ce paſſage. D'abord il ne pourroit rien conclure contre l'inoculation, parce qu'on n'inocule jamais le plus robuſte laboureur; cet homme là a trop de diſpoſition à une forte inflammation; on ne l'inocule qu'après l'avoir affoibli; l'on fait à l'avance avec aſſurance de ſuccès, ce que vous feriez avec raiſon mais

avec moins d'eſpoir, quand le mal ſeroit déclaré, on diminue chez lui la force de la vie. *Tout ce que peut l'art*, dit votre illuſtre ami, *c'eſt d'affoiblir la vie, parceque c'eſt la vie qui fait la force des poiſons.* L'on ſent aiſément à préſent, & auriez vous pu ne le pas ſentir, que M. BOERHAAVE n'a pas donné cet exemple comme une hiſtoire de l'inoculation: il ſavoit bien qu'on n'inoculoit pas un homme vigoureux; l'on eut été trop ſûr d'une facheuſe iſſue. Mais, & c'eſt ma ſeconde remarque, indépendamment de cette raiſon, tirée des circonſtances du paſſage même, il n'y a qu'à faire attention à ce qui le précede, pour ſe convaincre, qu'il n'a été inſeré, que comme un exemple poſſible de la force de contagion des venins. L'auteur établit en commençant ſon article, que quelques venins ont la faculté de changer, par une puiſſance ſinguliere, la qualité de nos humeurs; il le prouve par les effets de pluſieurs; il étoit bien naturel d'y joindre l'un des plus étonnans, celui de la petite verole. S'il prend le cas de l'inoculation, c'eſt uniquement, parceque le moyen d'infection ſe trouve

ve plus analogue à ceux par lesquels les autres venins, qu'il a cité, nous infectent. Les differentes especes de serpens piquent; le chien mord: les faiseurs d'expériences font une petite playe & y introduisent le jus d'hellebore, de tabac, &c., l'inoculateur fait la même chose. Mais il semble que M. BOERHAAVE ait craint qu'on n'abusat de ce passage, il joint le correctif immédiatement après. *Il n'est pas nécessaire*, dit-il, *que le venin passe dans les veines au moyen d'une playe, c'est la même chose s'il y pénetre à travers les pores invisibles, par la respiration ou le contact.* Tout l'article est très intéressant & m'est bien favorable: mais j'aurai occasion d'y revenir plus bas.

Une troisieme raison dont vous vous servez pour persuader que M. BOERHAAVE n'étoit pas favorable à l'inoculation, c'est, dites vous Monsieur, que souvent ses sentimens étoient très opposés à ce qu'on lit dans ses ouvrages. Vous en citez quelques exemples; c'est un tort de ce grand homme que vous nous dévoilez. Tout homme qui écrit, s'il a commis des erreurs qui puissent influer sur la vie des hommes, doit

doit les retracter dès que l'occasion s'en présente, il doit même faire naitre cette occasion. Il est bien étonnant s'il en est échapé de cette espece à M. BOERHAAVE, & qu'il s'en soit apperçu: il est bien étonnant, dis-je, qu'il les ait laissé subsister dans les nouvelles éditions; dans une édition surtout comme celle des aphorismes de 1738, à laquelle il a en quelque façon apposé son sceau, qu'il a voulu qu'on reconnut pour légitime. Je me plais à croire, que celles dont vous parlez sont peut être de la même nature, que celles de la duplicité du péritoine; des erreurs de théories peu importantes pour la pratique. Non, Monsieur, si ce grand Medecin avoit vu dans ses ouvrages quelque conseil qui put nuire, sa probité, qui égaloit ses talens & ses connoissances, ne lui auroit pas permis de les laisser sans correction; s'il avoit cru l'inoculation dangereuse, il auroit fait retrancher cette ligne inserée en faveur de cette methode dans les dernieres éditions de son ouvrage. Vous ajoutez qu'il y avoit des années où il ne commentoit point cette ligne, & vous en alleguez pour preuve, les com-

commentaires imprimés à Londres en 1731. Je ne ſuis point ſurpris que vous n'ayez pas lu fort attentivement cet ouvrage: on n'en a pas beſoin, quand on a eu l'avantage d'aſſiſter pendant pluſieurs années aux leçons du maitre; pour moi qui ne l'ai pas eu, j'ai lu & relu attentivement tout ce qui eſt ſorti de ſon école; & je ne ſuis point étonné de ne rien trouver, dans ce livre, ſur l'inſertion. Ce ſont les leçons qu'il faiſoit l'an douze, & l'on n'a penſé à l'inoculation dans l'Europe occidentale que bien des années après; la datte n'eſt point équivoque. *L'année derniere*, dit-il, *cette maladie tua à Vienne l'Empereur, & pluſieurs autres Princes, à Paris le Dauphin, à Amſterdam pluſieurs citoyens*; & tout le monde ſait que la mort de ces Princes arriva l'an onze. De ce qu'un homme ne parle pas en 1712. d'une opération qu'il n'a connu qu'en 1720., peut-on légitimement en conclure qu'il l'improuve? Je ſuis bien éloigné de vous faire penſer de cette façon, & je ſuis intimement perſuadé, que l'anecdote de cette datte vous avoit échapé. Mais ſi M. BOERHAAVE ne parloit pas de l'inoculation à

cette

cette époque, je ſais ſurement qu'il en parloit en 1726. & 27., & qu'il la recommandoit ſur la parole & les obſervations de M. SHERARD, dont vous ſavez qu'il faiſoit grand cas. J'ai pour garant de ce que je vous avance les cayers de M. de HALLER, tels qu'ils les a écrit lui même ces années là dans les leçons de M. BOERHAAVE; c'eſt un témoignage que vous ne recuſerez pas. J'ai été un peu long ſur cet article: mais comme vous paroiſſez vous être complu à prouver, que l'autorité de M. BOERHAAVE vous étoit favorable, il étoit important d'apprécier vos preuves. Je paſſe à votre ſeconde queſtion, la premiere des phyſiques. *La petite verole inoculée épargnera-t-elle plus de vies que la naturelle.*

Il n'étoit pas dans votre caractere de revoquer des faits ateſtés par des gens dignes de foi; auſſi vous ne touchez pas à ceux qui paroiſſent favorables à l'inoculation, mais vous commencez par établir, que l'on s'exagere les dangers de la petite verole naturelle: vous la croyez beaucoup moins facheuſe, qu'on ne le croit ordinairement, & que les inoculateurs ne le diſent. Perſonne

ne ſouhaiteroit plus que moi que vous euſſiez raiſon. Voyons ce qui en eſt.

Le premier exemple que vous citez favorable à la petite verole naturelle, c'eſt votre pratique. Je vous repondrai d'abord, Monſieur, que quand on traite la petite vérole comme vous la traitez, on doit s'attendre à des ſuccès, qui ne peuvent pas ſervir, tant s'en faut, à tirer des concluſions générales. Ce n'eſt point un compliment que je vous fais, je vous dis ce que tout le monde ſait: j'en atteſte les regrets des Dames de la Haye à votre depart, & ſurtout les deux dernieres parties de votre *ratio medendi*. Examinons même ces ſuccès. *De deux cent vingt malades, dont j'ai écrit exactement l'hiſtoire, il n'en eſt mort qu'un; je dis qu'un, quoiqu'il en ſoit mort cinq, parceque je trouve dans mes cayers que de ces cinq, le premier refuſa toute boiſſon; le ſecond étoit deſeſperé, quand on m'appella; je ne pus pas obtenir du troiſieme, qu'il ſe laiſſât ſaigner; le quatrieme étoit brulé par l'uſage du vin & des liqueurs; il n'y eut que le cinquieme, qui reçut tous les ſecours qu'on peut attendre de l'art.* En liſant cet article de votre diſſertation,

tion, tout le monde conclut ſur le champ, que quatre de ces malades ſont en effet moins morts de la petite verole, que des circonſtances qui ont concouru avec cette maladie. Une conſequence néceſſaire, c'eſt que, ſi le premier avoit été inoculé après une préparation convenable, il auroit eu une maladie très douce, qui auroit en quelque façon pu ſe paſſer de boiſſon; d'ailleurs s'il ne vouloit pas boire, c'étoit ſans doute par quelque raiſon dépendante du mauvais caractere de la maladie: il peut en être pluſieurs, vous ne l'ignorez pas, & elles n'auroient point eu lieu dans une maladie plus heureuſe. Le ſecond, inoculé jeune, ne ſeroit pas tombé dans un état deſeſperé, avant que d'avoir du ſecours, ou plutôt votre ſecours: vous nous laiſſez ignorer s'il en avoit eu d'autres. Une préparation aiſée auroit pu diſpenſer le troiſieme de la ſaignée, & il ne ſeroit pas mort victime de ſa repugnance pour ce remede. Le quatrieme ſeroit encore en vie, s'il eut été inoculé dans un age où l'on ne s'eſt pas brulé par les boiſſons chaudes. Enfin, il n'eſt pas impoſſible, que les ſecours de la préparation,

ction, combinés à ceux de la curation, eussent sauvé le cinquieme, qui perit, parceque les derniers ne furent pas suffisans. Voilà donc cinq malades bien réellement morts; c'est un sur quarante quatre, dont au moins quatre auroient rechapé, je le dis d'après vous, qui n'avez pas jugé leur maladie mortelle par elle même, si l'on eut pu les soustraire aux circonstances étrangeres qui les ont tué. Je crois bien prouvé que l'inoculation l'auroit fait. Sur 220 il n'en seroit mort qu'un, au lieu de cinq, qui sont mort naturellement. Cette épargne vous paroit-elle à négliger? Vous voyez que le detail de ces morts accidentelles fournit de nouvelles raisons en faveur de l'inoculation.

J'en tire une autre de la mort de la jeune fille dont vous parlez dans le second volume du *ratio medendi*. Comme elle avoit fait usage du mercure, vous annonçates, que si elle prenoit la petite verole elle en mouroit; l'événement ne justifia que trop votre prediction, quoique dès le commencement elle fut soignée par M. ERNDL sous votre direction. Voilà une sixieme mort varioleuse. Je suis persuadé comme vous, que

que le mercure lui a nui: bien des medecins vous le contesteront ; mais en vous l'accordant, vous ne pouvez pas disconvenir, que c'est une circonstance qui peut se presenter souvent: il n'y a rien de plus commun dans certains pays que l'usage du mercure pour les enfans; dans tous vous trouverez des medecins, & même des medecins distingués, qui employent le mercure doux dans presque toutes les affections de cet age. Il sera donc très ordinaire, que des enfans soient attaqués de la petite verole, immediatement après une cure mercurielle. Vous êtes convaincu du danger de cette époque; vous en êtes plus convaincu qu'on ne l'a été jusqu'à vous: vous avez cette raison de plus pour vous décider en faveur d'une methode qui en met à l'abri. Mais ce n'est pas seulement les enfans qui font usage de ce mineral; on l'employe pour bien des maux dans toutes les périodes de la vie; & toutes les années il peut rendre la petite verole mortelle à quelques centaines de personnes, qui l'eussent euë heureuse sans cette circonstance.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous avez vu, qu'entre les mains des medecins

cins habiles en Hollande & à Vienne, il mouroit très peu de varioleux. Vous m'apprenez les ſuccès de M. LOEBER, dont je cherche inutilement l'ouvrage dès longtems. S'il m'étoit permis de joindre mon témoignage au votre, & à ceux de ces Meſſieurs, je pourois auſſi vous dire, que j'ai traité un bien grand nombre de varioleux, que j'ai été heureux dans leur cure, quand j'ai été appellé à tems, quand j'ai été le maitre abſolu de leur conduite. Mais cela ne m'a pas perſuadé que la petite verole fut une maladie peu dangereuſe; j'en ai vu qui étoient abſolument mortelles, & mortelles avant le troiſieme jour. Je ne me rapelle qu'avec horreur ces cas affreux; j'ai vu des infortunés, dont la maladie n'annonçoit rien d'effrayant pendant les premieres vingt-quatre heures, perdre tout leur ſang par tous leurs pores; ce ſang chaud & tenu inonder leurs lits, leurs appartemens, & infecter l'air d'une telle puanteur, que ni l'amour paternel, ni l'apas des recompenſes ne pouvoient procurer à ces miſerables les ſoins qu'exigeoient leur état. La pitié, le devoir, l'amour de la medecine n'etoient que ſuf-

ſuffiſans, pour me déterminer à les approcher & à les examiner. Je vous l'avouerai, & peut être à ma honte, un motif plus puiſſant que ceux là, celui de l'amitié, cet heureux don du ciel, dont je crois cependant ſentir bien tout le prix, me preſcrivoit des devoirs, que la foibleſſe de la machine humaine ne me permettoit de remplir qu'imparfaitement. J'ai vu, & mon ame ne ſe rouvre qu'en gemiſſant à ce triſte ſouvenir, la femme la plus aimable, ſuccomber ſous cette horrible eſpece de maladie. Je l'ai vue ſans ſecours; reduit à ne l'approcher moi même, qu'avec une éponge trempée dans le vinaigre & dans la liqueur minerale d'Hofman, dont je me couvrois le nez, & la bouche; quel ſpectacle Monſieur, & quelle impreſſion! Il n'eſt heureuſement jamais long: ces infortunés periſſent au bout de quelques heures ſans douleur, & ce qui eſt affreux, preſque ſans reveries. Je n'entre dans cette eſpece de detail, déplacé ici, & que je donnerai ailleurs avec toutes ſes circonſtances, que pour vous demander ſi vous croyez, que l'art puiſſe quelque choſe dans ces cas, que peut être l'on a le bon-

bonheur de ne pas voir dans les pays où vous avez vecu. Inſtruit par ces triſtes obſervations, je crois aujourd'hui pouvoir donner des caractères propres à les faire deviner : on pouroit alors les prévenir par des préparations convenables. Quel champ pour l'inoculation! Vous me direz que ces cas ſont rares; j'en conviens; mais ne meurt-on que de cette petite verole? Les Medecins Anglois ont trouvé, qu'en ſommant le reſultat de pluſieurs épidemies, de ſept malades il en mouroit un. Vous êtes bien éloigné d'admettre ce calcul; vous croyez au contraire, qu'*en ſuppoſant avec quelques Medecins inoculateurs, qu'il meurt un inoculé ſur deux ou trois cent, ce rapport n'eſt que bien peu different de celui qu'il y a entre les morts & les ſauvés dans la petite verole naturelle.* Pour décider entre nous, laiſſons, je vous fais beau jeu, les obſervations de ces Meſſieurs, dont l'intérêt ne doit cependant pas faire ſoupçonner la bonne foi; conſultons, ſur les dangers de cette maladie, les collecteurs deſintéreſſés d'obſervations, les Medecins des dix derniers ſiecles, & ceux de celui-ci, qui ne ſe ſont pas rendus ſuſpects de paſſion

pour

pour l'inoculation. Vous vous élevez avec force contre ceux qui cherchent à avilir l'autorité des premiers: un tel reproche tombe loin de moi, & c'eſt à cette autorité que j'en appelle. Vous avez prononcé très brievement, que la petite verole eſt une maladie benigne. Je ſerai obligé de vous prouver longuement le contraire. Votre idée flatte les hommes, qui, toujours effrayés ſur leur compte, aiment toujours à être raſſurés, & ſont portés à croire ce qu'ils déſirent. Je cherche à les tirer de cet état de ſecurité, dans lequel vous les entretenez; j'ai l'amour propre contre moi; on craindra que je n'aye raiſon, & je n'en ſerois pas cru, ſi je ne paroiſſois hériſſé pour ainſi dire de preuves. Malheureuſement pour les hommes, heureuſement pour ma cauſe, je n'en trouverai que trop.

Les Medecins Arabes ſont les premiers qui ayent parlé de la petite verole, & vraiſemblablement qui l'ayent connue. C'eſt eux que je conſulterai les premiers; ils nous apprendront comment ils ont enviſagé cette maladie dans ſon enfance. AHRON, le plus ancien de ceux qui l'ont décrite, nous apprend

déja,

déja, que celles qui paroiſſent le premier jour, celles dont la ſortie ne diminue pas la fievre, & celles qui ſont d'une couleur ſafranée, verte ou noire, étoient mortelles. ISAAC, qui, pour le dire en paſſant, avoit déja placé, dans les ſolides la cauſe de la petite verole; ſiſteme que vous avez vu renouveller de nos jours ſans le nommer; ISAAC, dis-je, diſtinguoit quatre eſpeces de petites veroles; la premiere n'étoit point dangereuſe; l'iſſue de la ſeconde étoit douteuſe; les deux dernieres étoient mortelles; il ne dit point que celles-ci fuſſent plus rares que la premiere. BACHTISHUA, auteur du huitieme ſiecle, confirme par ſes obſervations celles de ſes dévanciers: il ajoute une nouvelle eſpece de petites veroles mortelles; ce ſont celles dans leſquelles les puſtules ſont renfermées les unes dans les autres, de façon qu'en en ouvrant une, on en trouve une ſeconde deſſous. ABUBEKER, plus connu ſous le nom de RHASES, celui de tous les Medecins, qui, juſqu'à SIDENHAM, peut être juſqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu la nature de cette maladie, & l'a le mieux traitée, ne la repréſen-

te pas comme moins dangereuſe, que ceux que j'ai déja nommé : il détaille les cauſes, & décrit les ſimptomes de la mort. HALY ABBAS, regardé généralement comme le plus utile des Arabes, adopte en entier la doctrine d'ISAAC, qui n'eſt pas raſſurante. AVICENNE, né à Buchara en Tartarie, & non point dans une ville d'Eſpagne, donne un long catalogue des ſimptomes qu'il a vu ſurvenir dans les petites veroles & les rendre mortelles, comme flux de ventre de différentes eſpeces, crachemens de ſang, urines ſanglantes ; noirceur & lividité des puſtules ; inflammations du cerveau, de la gorge, de la poitrine ; abcès du diaphragme &c.

Ce ſont déja ces Medecins, qui, frapés de quelques caracteres communs à cette maladie & à la peſte, & entr'autres de la mortalité, ont introduit l'uſage, qui s'eſt ſoutenu preſqu'univerſellement dès lors, & qui ſe ſoutient encore, d'enviſager cette maladie comme peſtilentielle, & d'en traiter dans le même chapitre que de la peſte, ou immédiatement après ; parce que, comme les Arabes, une foule de Medecins lui

lui ont trouvé des ſimptomes de peſtilence.

Depuis le 12 ſiecle jusqu'au ſeizieme, il n'y a preſque eu que des compilateurs & des copiſtes, ainſi je paſſe tout d'un coup à ce dernier ſiecle. FERNEL, qui étoit tout à la fois, comme cela devroit toujours être, & comme cela eſt aujourd'hui, le premier Medecin du Roi & le plus habile Medecin du Royaume, parle des épidemies varioleuſes de deux années differentes, qui firent, l'une & l'autre, de très grands ravages. FORESTUS, l'un des hommes du monde qui a vu le plus de maladies, ne range pas, il eſt vrai, la petite verole entre les peſtilentielles: il en fait une claſſe moyenne entre celles-ci & les bénignes; parce, dit-il, que, de ceux qui les ont, il en perit beaucoup & il s'en ſauve beaucoup. PLATERUS, ce reſpectable Baſlois, le plus grand praticien qu'ait eu la Suiſſe, envisage cette maladie, comme étant ſouvent de la nature de la peſte, & parle de milliers d'enfans enlevés par cette épidemie. REMBERT DODONE'E eſt dans les mêmes idées. SENNERT vit, en 1629, une epidemie à Virtem-

berg qui emporta un très grand nombre d'enfans; quelquefois, dit-il, cette maladie est bénigne; d'autres fois elle est si facheuse, qu'elle approche de la nature de la peste, & fait autant de ravages que cette maladie; son venin ronge non seulement les chairs, mais les articulations, les os, les parties intérieures, & laisse, quand il ne tue pas, les dispositions aux maladies les plus facheuses. *Le Caire* est ravagé toutes les années, à ce que dit *Prosper* ALPIN, par des petites veroles pestilentielles. PRIMEROSE, l'un des grands Medecins de son tems, s'exprime clairement sur leurs caracteres: elles ont tant d'affinité, dit-il, avec la fievre pestilentielle, qu'on a raison d'en traiter immédiatement après. RIVIERE, le plus grand praticien qui ait vécu dans l'école de Montpelier, pense, comme PRIMEROSE, qu'on doit les regarder comme pestilentielles, parce qu'elles sont épidemiques, contagieuses, & qu'elles enlevent une quantité d'enfans. DIEMERBROEK, ce fameux Medecin de Nimegue, a joint à son traité de la peste, le meilleur que nous ayons sur cette matiere, un trai-

té

té de la petite verole, comme d'une maladie analogue, & des ravages de laquelle il avoit été temoin, ſurtout en 1640. SEBIZIUS, Medecin de Strasbourg, où il vivoit il y a un ſiecle, & qui s'eſt rendu recommandable par ſa candeur, ſon ſavoir & ſa longue expérience, a donné un traité de cette maladie qu'il connoiſſoit bien; permettez moi de placer ici quelques fragmens de ſon ouvrage. *Les petites veroles*, dit-il, *ſont une maladie admirable, qui précede ſouvent la peſte, qui eſt ſouvent très maligne, & enleve quelquefois pluſieurs milliers d'enfans; elle rend les uns aveugles, les autres ſourds; elle ote l'odorat à des troiſiemes; elle rend d'autres boiteux; de plus malheureux reſtent incapables d'aucun mouvement: elle laiſſe des fiſtules, des ulceres, des tumeurs malignes, des enrouüres, des étiſies, des aſtmes, des hydropiſies; auſſi* FERNEL, ajoute-t-il, *dit que ce venin détruit quelquefois le corps, au point qu'on croiroit qu'il a été pendu quatre mois à un gibet.* Il examine, dans d'autres endroits, les caracteres d'affinité entre la petite verole & la peſte: il s'en trouve huit ou neuf bien marqués. Cette maladie,

 dit

dit TULP, dont on ne revoque en doute ni la véracité ni l'habileté, est quelquefois si cruelle & si feroce, qu'elle n'épargne personne; & ceux qu'elle ne tue pas, elle les laisse sans voix, sans vue, sans ouïe, & elle les prive de l'usage de tous leurs membres. Je l'ai vu ravager Amsterdam avec tant de fureur, que tous les accidens produits par toutes les autres maladies n'étoient qu'un jeu ou une bagatelle, mis en parallele avec ceux de celle-ci, qui détruisoit les vaisseaux, les sucs, les chairs, les os, même des membres entiers, ou les privoit de tout mouvement. SORBAIT Hollandois, Medecin de la maison Impériale, & qui occupoit il y a 80 ans la chaire que vous remplissez aujourd'hui, s'explique positivement: c'est une maladie aiguë, dit-il, par là même dangereuse; si quelquefois elle est extrêmement heureuse, d'autres fois il s'y joint une malignité, qui ravage les hommes comme la peste. Quelquefois, dit VILLIS, les petites veroles sont mortelles & pestiferées. En 1654, il y en eut beaucoup, mais plusieurs malades guérissoient: en 1649, il y eut moins de malades, & un beaucoup plus

plus grand nombre de morts. SIDENHAM est trop connu, pour qu'il soit besoin de rappeller l'effrayant tableau qu'il fait de cette maladie. En 1686, il y eut à Geneve une épidemie extrêmement meurtriere. HOFMAN parle d'une, qui, de vingt malades, en tuoit dix-huit. BAGLIVI en vit une à Rome en 1702, qui faucha une quantité innombrable d'enfans. RAMAZINI en vit une si *feroce* en 1691, qu'elle moissonnoit tous ceux qui en étoient attaqués. RIEDLIN, dans sa nombreuse pratique, en observa *d'horriblement* malignes, & il avertit sagement de ne pas négliger les bénignes, parce qu'elles peuvent très aisement le devenir. Elles firent de grands ravages à York en 1717. Feu M. HELVETIUS, pere de l'homme illustre, qui vient de s'immortaliser par l'*esprit*, ouvrage unique, & qui a eu le sort, auquel doivent s'attendre tous ceux, dans lesquels les hommes ...... & accrédités trouveront le double tableau de ce qu'ils sont, & de ce qu'ils doivent être; M. HELVETIUS, dis-je, avoue, qu'en 1719, il regna une espece de petites veroles si facheuses, qu'il ne put

ſauver aucun de ceux qui en étoient atteints. Le Docteur ROGER en a vu à Cork de ſi meurtrieres, qu'à peine il échapoit un ſeul malade. Je ne vous rappelle point l'épidemie ſi célebre de 1711 & de 1723. Je ne vous parle point de celle que j'ai vu moi-même en 1746, parce que vous me regarderiez comme partie ; mais en 1725, 1729, 1734, 1735, & 1741, il y en eut de très meurtrieres à Plimouth. Cette maladie fut ſi cruelle à Ipſwich & aux environs en 1729, qu'au raport du Docteur HILLARY, de 19 malades il en mouroit treize. Le célebre M. HAHN, qui connoiſſoit bien cette maladie, dit *qu'elle a accoutumé de courir pour détruire le genre humain, & que celle de la mauvaiſe eſpece eſt auſſi facheuſe que la peſte.* M. HALLER a décrit l'épidemie, qui fit tant de mal à Berne en 1735 : un très grand nombre de gens avoient la maladie au plus mauvais degré ; & de tous ceux-ci, il n'en échapoit que très peu. Elle ſe manifeſta à Minorque en 1742. M. CLEGHORN fut temoin de la conſternation qui s'empara des eſprits, encore effrayés des degats qu'elle avoit cauſé en

en 1725. En 1746, elle regnoit au fort St. Philippe avec tant de furie, qu'on ne se rapelloit point d'avoir vu, dans cette Isle, aucune maladie aussi approchante de la peste. Nous ne jouïssons pas encore des commentaires de M. *van* SWIETEN sur la petite verole; & puissions nous n'avoir pas longtems à les attendre! mais il a déja eu quelques occasions de parler de cette maladie. Prenez la peine, Monsieur, de raprocher ces fragmens épars, vous verrez qu'il est bien éloigné de la faire envisager comme étant toujours légere. Il regne quelquefois, ce sont les expressions de M. WINTER, des petites veroles extrêmement malignes & meurtrieres. Si quelquefois cette maladie est heureuse, dit M. JUKEM, le dernier que je sache qui en ait traité, & il en a très bien traité, par contre l'on en voit qui frapant les malades comme d'un coup de foudre, détruisent dans le moment leurs forces, & les tuent le second ou le troisieme jour. Je n'aurois qu'à m'entourer d'auteurs qui ont écrit sur cette matiere, ouvrir, lire & copier; j'augmenterois de quelques centaines le nombre de citations

toutes conformes à celles-ci; mais celles que j'ai choisi me paroissent suffisantes: quand un édifice est solide il est inutile de l'étayer. Ainsi je n'amenerai plus de medecin sur la scene: mais permettez que je vous rappelle ce que les nouvelles publiques nous ont appris à l'un & à l'autre il n'y a pas si longtems. M. HORREBOW, qui a voyagé en Islande en 1750 & 51, nous raporte, que la petite verole emporta vingt mille ames dans ce pays là en 1707; & il a constaté, que le climat est très peu different de celui du Dannemark; que quelquefois même les hyvers y sont moins froids & les étés plus chauds. La petite verole, dit MURATORI, dans sa relation des missions du Paraguay, fait autant de ravages dans les peuplades indiennes, que la peste en fait quelquefois parmi nous. On lit dans la gazette de Berne, du 12 Octobre 1754, cet article de Rome du 28 Septembre. On compte que, dans le terme de trois à quatre mois, la petite verole a moissonné ici jusqu'à six mille tant enfans qu'adolescens, & que des personnes d'un certain age qui en ont été attaquées, il n'en est échapé aucu-
ne;

ne; c'eſt de cette maladie qu'eſt mort M. DE LA BRUERE chargé des affaires de France. En 1755, la petite verole emporta au Cap mille Européens & autant d'eſclaves. Les gazettes de Londres du mois de Septembre dernier, *Evening Poſt*, nous ont appris, que le Colonel MILVESEY, Capitaine d'une compagnie de charpentiers de 108 hommes, ſes deux fils & quatre vingt ſoldats de cette compagnie, étoient morts de la petite verole devant Louïsbourg. Des 108, il n'y en avoit eu que 16 qui n'euſſent pas été attaqués, apparemment parce qu'ils l'avoient été auparavant; il en reſte 92 qui furent malades, & en comptant les trois M M. MILVESEY 95: ſur ce nombre il en perit 83: c'eſt plus de huit ſur neuf; quel argument en faveur de l'inoculation, en l'enviſageant ſeulement du coté de l'épargne des hommes! Mais les Princes ne peuvent-ils pas l'enviſager d'un autre coté? Quelle influence des cataſtrophes comme celles là ne pouroient-elles pas avoir ſur les événemens les plus importans? Quel eut été, Monſieur, le ſuccès des ſieges de Prague & d'Olmutz, ſi une é-

pidemie eut mis, je ne dirai pas les 8 neuviemes, mais le tiers des garniſons hors d'état de défenſe? Quelle eut été l'iſſue de la campagne de 57, ſi la moitié de l'armée, qui vainquit à Planian, avoit été retenue dans ſes tentes; & pour ne pas parler d'un ſi grand nombre de gens, quel eut été le ſuccès de cette mémorable bataille, ſi le grand homme, qui la gagna & qui en dirigea les ſuites, avoit été ſaiſi par cette maladie quatre jours auparavant. Je ſais qu'ordinairement on n'eſt Général en chef qu'à un age qui n'eſt pas celui de la petite verole; mais cependant on peut l'avoir à tout age; il peut ſe trouver, & l'hiſtoire nous apprend, qu'il s'eſt trouvé de grands Généraux, qui ne l'avoient pas euë, & qui en ſont morts. Je m'atriſte moi même en vous prouvant les miſeres de l'humanité: cependant je ne veux pas finir cet article ſans vous communiquer deux ou trois remarques, qui ne ſont que trop propres à les confirmer. Jettez les yeux ſur cette foule immenſe d'auteurs, qui ont traité de la petite verole. M. BOERHAAVE croyoit en avoir lu mille: il étoit bien éloigné de les avoir lu

tous,

tous: il en a d'ailleurs paru peut-être deux cent depuis qu'il écrivoit cela. Il n'y a ſurement aucune maladie, ſi vous en exceptez les fievres, ſur laquelle on ait autant écrit: qu'eſt-ce qui peut avoir déterminé ce nombre prodigieux d'ouvrages ſur ce ſeul ſujet ? Ce n'eſt ſurement pas ſon univerſalité ſeule, (d'ailleurs cela feroit contre votre ſeconde objection), puiſqu'il y a des maladies, encore plus fréquentes, ſur leſquelles on a peu écrit, parce qu'elles ſont très bénignes ; c'eſt donc néceſſairement l'ideé de danger qu'on y a toujours attaché. Vous me direz, la peſte eſt plus dangereuſe, & l'on n'a pas autant écrit; j'en conviens, mais la peſte eſt une maladie heureuſement ſi rare en Europe, que de mille Medecins il n'y en a pas un qui la connoiſſe; il en paſſe des générations entieres qui l'ignorent abſolument. Mais la petite verole eſt commune, tous les hommes l'ont, tous les Medecins la connoiſſent, tous la regardent comme dangereuſe; voila les deux raiſons de ce nombre d'ouvrages ſur cette maladie; & il faut bien que la derniere ſoit vraye & la plus puiſſante, puiſque, comme je l'ai déja

déja dit, la premiere ſeule opere peu.

Une ſeconde preuve du danger de la petite verole, c'eſt la crainte même qu'en ont les hommes: elle eſt le phantome de tous ceux qui ont paſſé, ſans l'avoir, cet age heureux, où l'idée d'un danger futur eſt une chimere. D'où vient cette crainte ſi généralement repandue, & dont les effets ſont quelque fois ſi funeſtes? Ce n'eſt ſans doute, que des triſtes événemens dont on a été le ſpectateur ou qu'on a oui rapporter; que des triſtes ſpectacles que la ſocieté nous met tous les jours ſous les yeux; que des diſcours des Medecins, qui la font généralement enviſager comme redoutable. Cette crainte eſt ateſtée dans votre ouvrage même; tels ſont les droits du vrai, l'on trouve par tout des circonſtances qui les revendiquent; les regrets des meres de famille de la Haye en font une preuve convaincante. Sans doute vous aviez déja alors la même idée ſur la bénignité de cette maladie, que vous avez aujourdhui; vous les aviez raſſurées plus d'une fois, ou au moins vous les raſſuriez alors ſur le danger que couroient leurs enfans; vous les laiſſiez dans un

endroit

endroit fourni d'habiles Medecins; cependant l'idée qu'ils courroient ce danger loin de vous, leur arrache des larmes; pourquoi Monſieur ? c'eſt qu'elles fondoient la bénignité de cette maladie, beaucoup plus ſur votre préſence que ſur vos diſcours.

A toutes ces preuves tirées de l'autorité & des faits, j'en ajouterai une qui n'eſt pas moins convaincante; c'eſt la conſideration même de la maladie. Elle eſt aiguë, par là même l'iſſuë en eſt douteuſe, HYPOCRATE l'a decidé: c'eſt une maladie inflammatoire; toutes celles de cette eſpece ſont à craindre. Le ſecond, le troiſieme ou le quatrieme jour de la maladie, je ne fais preſque que copier M. BOERHAAVE, tout le ſang eſt enflammé comme celui d'un pleuretique: à cette époque la maladie a donc tous les dangers des maladies de cette claſſe; il n'y a point de viſcere qui ne puiſſe être attaqué mortellement, & qui ne l'ait été plus d'une fois. Dans le ſecond période, l'inflammation de la peau gene la circulation dans les parties extérieures, empêche la tranſpiration; les humeurs ſe portent avec plus d'abondance ſur les intérieures: de là naiſ-

ſent

ſent la fievre, l'angoiſſe ce ſimptome ſi redoutable dans toutes les maladies aiguës; la difficulté de reſpirer, l'eſquinancie, la diarhée, la diſſenterie, le piſſement & le crachement de ſang. Cet état eſt ſuivi de celui de ſupuration: toute la membrane graiſſeuſe & la peau ſont remplies de pus; la tranſpiration ne ſe fait plus, la circulation eſt très genée; l'irritation générale du genre nerveux, le retour du pus dans les vaiſſeaux, produiſent une fievre *de la plus mauvaiſe eſpece, accompagnée des ſimptomes les plus facheux.* Ce pus reſtant mêlé au ſang le pourrit, & ſuivant les parties ſur leſquelles il vient à ſe dépoſer, il produit les accidens les plus cruels & les plus inſurmontables; délires, phréneſies, eſquinancies, inflammations de poitrine, pleureſies, vomiſſemens, diſſenteries, inflammations du foye, abcès internes, charbons, tumeurs, abcès, immobilité des articulations; conſomptions, étiſies & une infinité de maux ſemblables. Si la maladie eſt plus violente, la matiere plus acre ronge la peau, la graiſſe, la chair, les os même, & produit les ulceres les plus terribles. Quand elle eſt au plus haut degré,

degré, toute la peau eſt attaquée; au lieu de pus, on ne trouve qu'une ichoroſité gangreneuſe : l'on conçoit aiſément comment cet état entraine une mort inévitable. Voilà Monſieur un tableau trop parlant, comme le ſont tous ceux des grands maitres, pour qu'il ſoit beſoin de l'expliquer.

Je crois d'avoir démontré que la petite verole eſt une maladie dangereuſe. Vous me repondrez peut-être qu'elle peut l'avoir été; mais que le danger en eſt bien diminué, parce que la méthode de la traiter eſt très perfectionnée: j'en conviens avec vous. Le chapitre que vous nous avez donné ſur cette maladie eſt, je le repete ſans flaterie, ſupérieur à tout ce qu'on a écrit juſqu'à préſent ſur ce ſujet; cependant, permettez moi de vous le dire, c'eſt, à tout prendre, la méthode de RHASES, qui avoit déja connu la nature inflammatoire de la maladie, & qui la traitoit par la ſaignée, les antiputrides & les rafraichiſſans les plus puiſſans. Je crois même être en état de prouver, que, depuis lui, il y a eu dans chaque ſiecle un ou deux Medecins, qui en ont ſaiſi la nature, & décrit l'eſſence du vrai trai-

tement;

tement; cependant jusqu'à SIDENHAM on l'a généralement très mal traitée. Depuis lui, combien n'y a-t-il pas eu, & même combien n'y a-t-il pas de Medecins encore aujourd'hui, qui jouïssent d'une reputation très méritée à tout autre égard, & qui sont bien éloignés de traiter cette maladie comme on doit la traiter? Jettez les yeux sur les ouvrages anglois les plus modernes: si vous en exceptez un petit nombre, vous verrez qu'il y a bien loin encore de votre méthode à la leur. Lisez des auteurs instruits & estimés, qui ont écrit il n'y a pas un an, qui ne l'ignorent pas, & qui se conduisent à peu près comme s'ils l'ignoroient. Nous n'avons que trop d'exemples du discredit, dans lequel les conseils les plus utiles peuvent tomber; & de l'ascendant, que les opinions hypothétiques prennent trop souvent sur les vérités d'expérience. Qui a mieux traité les esquinancies, les péripneumonies, les pleuresies qu'HIPPOCRATE? Quoi de plus horrible, que la façon dont des Medecins, qui faisoient cependant la loi dans leur siecle, les ont traitées depuis lui? Nous touchons peut-être au moment où quelque

que PARACELSE, ou quelque VANHELMONT, brulera publiquement les ouvrages de SIDENHAM, de BOERHAAVE, de tous ses disciples, & élevera, sur la place du bucher, quelque hypothese monstrueuse, qui prendra faveur, si l'auteur a du genie & de l'éloquence. Vous retorquerez l'argument contre l'inoculation: je vous repondrai ailleurs.

Vous rapportez une des raisons des inoculateurs. *La méthode de l'insertion est très aisée; la cure des petites veroles naturelles est difficile : par-là-même il doit mourir plus de gens des naturelles que des inoculées.*

Vous repondez d'abord; *que, si l'inoculation est illicite, on en prouve inutilement la facilité*; & sans doute vous avez raison. Aucun inoculateur n'a cru, que l'utilité d'un crime en détruisit l'illégitimité. Vous ajoutez ensuite, *qu'on exagere trop cette comparaison; que les unes & les autres sont souvent faciles: mais que, les unes & les autres, ont souvent leurs difficultés. J'ai vû souvent*, dites vous, *& tous les Medecins ont vû, des petites veroles naturelles si heureuses, qu'à peine le sujet attaqué étoit malade;*

à

à peine gardoit-il le lit : il y en a qui ne le gardent point du tout. *J'ai aussi souvent eu le chagrin d'en voir, qui étoient dangereusement malades : mais d'excellens hommes avouent publiquement la même chose des petites veroles inoculées.*

Je conviens avec vous de tous ces faits ; il y a des petites veroles naturelles de la plus grande bénignité, que tout l'art, comme a dit un Medecin, ne pourroit pas rendre mauvaises : il y en a d'inoculées, qui demandent toute l'attention du plus habile Medecin. M. GAUBIUS nous a donné le détail d'une de cette espece : l'on en compte trois ou quatre autres. Mais en bonne foi, Monsieur, quelle disproportion; à moins qu'on ne veuille revoquer en doute, & tout ce que les plus grands Medecins, de tous les tems, nous ont dit sur la difficulté du traitement de la petite verole naturelle, & tout ce que les Medecins inoculateurs témoignent de la facilité de celui de l'inoculée? L'on ne compte plus le nombre des inoculés. Qui le compteroit? Mais l'on compte, & l'on reduit à trois ou quatre, le nombre de ceux dont la cure a été difficile. Je ne parle pas des morts :

j'aurai

j'aurai occasion d'y revenir. J'ai dirigé plus de 50 inoculations; je puis vous attester, avec toute la vérité possible, que quand, après la préparation & l'insertion, j'aurois abandonné les malades au soin de leur garde, avec l'ordre de ne rien changer à la diette & à la boisson que je leur conseillois, il ne seroit arrivé aucun accident ni aux uns ni aux autres. Si vous en exceptez quelques lavemens, je n'ai ordonné aucun remede dans tout le cours de ces inoculations. Trouverez-vous dans vos cahiers, l'histoire de 50 petites veroles naturelles, dont vout puissiez en dire autant? J'ai conduit peut être 300 petites veroles naturelles ou plus. De ce nombre là, il n'y en a pas eu la dixieme partie, qui eût pû se passer de secours: il y en a eu un très grand nombre, à qui la plus petite erreur eut été funeste; & j'ai tout lieu de croire, que, si les autres eussent été traités, comme on les traitoit assez généralement, avant que la méthode de M. BOERHAAVE fut repanduë, ou comme on les traite encore dans bien des endroits, il en seroit mort au moins un sur six. Enfin, il en a peri quel-

ques

ques uns; ou parceque la maladie étoit au-dessus de l'art, (j'en ai parlé plus haut) ou par des circonstances étrangeres. Voyez, Monsieur, quelle difference, entre les succès: consultez tous les Medecins, qui ont traité la maladie naturelle, & la maladie artificielle; leur témoignage vous confirmera le mien. Nous recuseriez vous tous?

Vous rapportez une autre raison, que vous avez vu citée en faveur de l'inoculation; *c'est qu'un pus plus doux, qu'on choisit pour inoculer, rendra la maladie plus bénigne.* Vous prouvez très bien la futilité de cette raison: mais permettez moi de vous rappeller, qu'au moins la moitié des inoculateurs ne l'ont point employée, & que je l'ai rejettée il y a plusieurs années: ainsi, ce que vous dites, n'infirme point cette pratique.

Me voici parvenu à un article bien intéressant. Les inoculateurs disent; *L'on prépare les corps avant l'insertion, & ils reçoivent l'infection naturelle sans préparation: ceux qui sont préparés auront la maladie plus douce, par-là-même il en périra moins.* Je vais traduire tout ce que vous objectez à cette raison. *Je ne discon-*

disconviens point, qu'il n'y ait de la difference entre l'infection d'un SOCRATE *ou d'un porc d'Epicure ; cependant je regarde cette difference comme beaucoup moindre, qu'on ne l'établit ordinairement ; & cela paroit par les ouvrages publics des partisans, ou, au moins, des prétendus partisans de l'inoculation. Les savans d'Edimbourg ont reconnu le peu d'influence des meilleures préparations sur la petite verole.* « Quoique la saignée, *di-»sent-ils*, faite au commencement de »la maladie, soulageat sensiblement les »malades en plusieurs cas, on n'a pu »cependant s'assurer, si ce remede, »mis en usage avant que la fievre com-»mençât, ou après l'apparition des »simptomes, a eu quelque effet pour »déterminer la nature ou le nombre »des pustules. On a vû, en effet, »plusieurs personnes, qui avoient été »préparées par la saignée & la purga-»tion, auxquels on avoit ouvert un cau-»tere, qu'on avoit tenu à une diette ra-»fraichissante, qui n'ont pas laissé que »d'avoir une petite verole confluente »maligne ; tandis que d'autres, qui »avoient été traités de la même manie-»re, & un grand nombre de ceux qui »n'a-

» n'avoient pris aucune préparation,
» n'eurent qu'une petite verole bé-
» nigne. Il y en eut quelques uns qui
» avoient été dans l'usage du mercure,
» & auquels on avoit ensuite fait pren-
» dre, pendant longtems, de l'æthiops
» mineral ; lesquels furent néanmoins
» attaqués d'une petite verole confluen-
» te, dont ils moururent ». *Donc*, a-
joutez-vous, *les meilleures préparations trompent quelquefois, & plusieurs ont la maladie heureuse, sans être préparés. Donc cette raison n'est point convaincante.*

Cette reponse me fournit bien des réflexions. D'abord je ne voudrois point qu'on fut induit en erreur, par ce que vous rapportez, des témoignages des inoculateurs; & qu'on en fit un fait nouveau : c'est le même que vous avez déja cité plus haut; l'aveu de la difficulté qu'on trouve quelquefois dans le traitement de l'inoculation, & le petit nombre de morts qui en ont été la suite. En second lieu, Monsieur, le témoignage des Medecins d'Edimbourg, que je considere infiniment, peche ici par une surabondance, qui, si elle étoit réelle, seroit bien facheuse:

cheuſe: il prouve, en effet, que la ſaignée ſoulage, il eſt vrai, dans quelques cas: *ſoulager* ſignifie, dans toutes les langues, procurer une diminution de douleurs pour le tems; mais qu'on n'a point pu remarquer, qu'elle eût aucune influence ſur le nombre & la nature des puſtules, c'eſt-à-dire, ſur la maladie. Voilà une obſervation, qui nous ôte donc toute aſſurance ſur l'effet du plus grand remede connu dans cette maladie; qui nous replonge dans le ſcepticiſme; qui nous reduit à la triſte néceſſité de renoncer aux grandes eſperances, que nous fondions ſur ſon uſage; de nous perſuader, que nous n'avons rien vû de certain à cet égard; qui nous met dans le cas de chercher quelque nouveau remede, dont l'efficace ſoit moins douteuſe. Mais permettez moi de vous demander, pourquoi donc, dans votre traité ſur cette maladie, n'avez vous point héſité à décider l'utilité de ce remede, à le retablir dans le droit d'être le premier, le plus important de tous? Parce, me direz vous, qu'une obſervation particuliere ne conclut point contre une foule d'autres obſervations; parceque,

ce qui eſt arrivé une fois à Edimbourg, n'anéantit pas les faits contraires, dont j'ai été le temoin; parce que, quand des faits repugnent aux principes démontrés, on doit croire, que le fait eſt incomplet, que nous en ignorons quelque circonſtance: or il eſt démontré, direz vous, que la ſaignée change le nombre & la nature des boutons varioleux, dans les petites veroles véritablement inflammatoires, dans leſquelles elle convient, & qu'elle n'opere pas le même effet dans les autres: elle n'a pas produit cet effet dans les petites veroles d'Edimbourg; donc ces petites veroles n'étoient pas véritablement inflammatoires. Quand vous aurez fait tous ces raiſonnemens, dont je m'aſſure que vous ſentez la force; quand vous aurez tiré cette concluſion; j'aurai beau champ, Monſieur, pour vous prouver, que cette obſervation ne conclut rien contre l'inoculation. En effet, pourquoi prouveroit-elle mieux l'inutilité de la préparation, que celle du traitement de la maladie naturelle? Mais examinons-la, encore un moment, pratiquement. Il eſt demontré, que la ſaignée n'étoit pas le remede néceſſaire de

de cette épidemie : il est donc démontré, qu'elle ne pouvoit pas être utile à ceux à qui on la faisoit par précaution. En général, quand la saignée ne convient pas, on ne doit pas attendre un grand effet, de ce, que les auteurs exacts comprennent, sous le nom de raffraichissans ; c'est à d'autres remedes, souvent aux acides, temoin SIDENHAM, qu'il faut avoir recours. Voilà donc une seconde classe de remedes, les rafraichissans, qui ne doivent pas être regardés comme préparatoires, quoiqu'employés sous ce nom, & dont le peu de succès ne prouve point par-là-même l'inutilité de la préparation. Je suis persuadé, que, de cent personnes, il n'y en a pas quatre à qui les setons conviennent ; qu'il y en aura quatre vingt à qui ils nuiront. Les mercuriels doivent aussi nécessairement nuire à bien des gens, être utiles à peu ; & le mauvais effet, qu'ils produisoient généralement, est une nouvelle preuve, ce me semble, de la nécessité des acides dans cette épidemie : il ne paroit pas qu'on les ait employés. Il reste les purgatifs. Si l'on s'est servi des mercuriels, à ce titre, ils auront nui : & les mieux indiqués n'auront

pas été ſuffiſans dans tous les cas, pour remplir toutes les indications qui ſe préſentoient.

Vous ne m'objecterez pas, que cette préparation faiſoit du bien aux uns, & rien aux autres; puiſque les uns avoient la maladie douce & les autres facheuſe. Cela ne prouve autre choſe, ſi ce n'eſt, que la purgation, peu utile aux uns, pouvoit convenir à quelques autres; ou plûtôt, peut-être, qu'il y en avoit, qui n'avoient aucun beſoin de préparations, & dont la préparation n'empiroit pas le ſort: ce que je ſuis bien éloigné de dire, comme injurieux à MM. les Medecins d'Edimbourg, que je ne regarde point comme les directeurs de cette préparation. S'ils l'étoient, il eſt certain, & vous l'avez prouvé, qu'ils ont eu tort dans l'uſage du mercure; mais il n'y a point de lecteur, qui, comme moi, n'ait pu s'appercevoir, que l'on paroit indiquer une eſpece de préparation, aſſez vague, peu méthodique, dépendante, peut-être, de la fantaiſie des parens, ou tout au plus de celle des apoticaires: il me ſemble, que des Medecins auroient énoncé differemment une préparation métho-

thodique, de leur choix, & qu'ils auroient fondé ſur les indications que fourniſſoient les caracteres de la maladie. Il ſera arrivé à Edimbourg ce qui arrive partout ailleurs. Quand il regne une épidemie, bien des gens croyent devoir préparer leurs enfans; ce qui, pour le dire en paſſant, forme une eſpece de conſentement favorable à la préparation: l'un purge les ſiens; l'autre les ſaigne; un troiſieme les baigne; un quatrieme leur donne de l'œthiops; un cinquieme quelque remede tout oppoſé : l'un fait ce qu'auroit dû faire l'autre; tout va plus mal, que s'ils n'avoient rien fait. Dira-t-on que ces enfans ont été préparés, & que la préparation a produit un mauvais effet? De toutes ces réflexions, je crois pouvoir conclure, que la préparation d'Edimbourg n'a point été ce qu'elle devoit être; que, par conſequent, vous ne pouvez point vous ſervir de cet exemple, pour invalider l'efficace des préparations & leur néceſſité; que, quand elle auroit eu tous les caracteres de légitimité requis, ce ſeul exemple n'eut rien prouvé contre l'autorité de tous les ſiecles, & contre la raiſon. Je vais dé-

déveloper ces deux preuves : il eſt bien important de détruire toutes les préventions défavorables à la préparation ; elle eſt la baſe de nos ſuccès.

Sans doute, vous conviendrez avec moi, que la préparation à l'inoculation, n'eſt que la medecine prophilactique ou préſervatoire, appliquée à cette maladie. *Il y a une double medecine prophilactique des venins*, dit MERCURIAL, *ou d'empêcher qu'ils ne nous attaquent, ou, ſi on ne le peut pas, de diminuer leur effet; d'empêcher qu'ils ne ravagent le corps.* Ce principe poſé, & il me paroit inconteſtable, vous ne pouvez plus chercher à invalider la préparation, ſans invalider, en même tems, toute la medecine prophilactique ; cette partie importante de l'art d'Eſculape, trop négligée aujourdhui, comme je m'en ſuis deja plaint ailleurs, & bien plus cultivée par les anciens. Ouvrez indiſtinctement leurs ouvrages, que vous connoiſſez ſi bien ; vous trouverez partout des regles de prophilactique. *Proſper* ALPIN, nourri dans cette lecture, avoit travaillé un ouvrage, qui eût été infiniment utile, & qui, malheureuſement, s'eſt perdu, *de l'art de prévoir les*

les maladies ; & cela, afin que, les prevoyant, on pût les prévenir ; ou, quand elles feroient inévitables, les adoucir. Je pourrois vous nommer un grand nombre d'auteurs estimables, qui, furtout dans les cas de maladies épidémiques quelconques, ont indiqué les précautions à prendre pour s'en préserver, ou pour en diminuer le danger, si l'on en étoit attaqué. *Aussi-tôt que quelques signes font connoitre, qu'on est attaqué de maladies; pour les prévenir, il faut sûr le champ*, dit M. BOERHAAVE, *obvier à leur cause*. Ce qui a fait négliger la medecine préservatoire, c'est, Monsieur, la négligence des malades, qui ne font point attention à ces simptomes précurseurs de la maladie; qui ne se croyent malades, que quand ils sont alités; & qui ne demandent quelquefois un Medecin, que quand ils sont menacés d'un danger pressant. Mais elle s'est soutenue constamment dans deux maladies; parceque, dès qu'elles regnent, chacun craint d'en être attaqué, & parcequ'on les a généralement regardées comme les deux plus dangereuses; la peste & la petite verole. Je ne vous citerai point les auteurs, qui

ont conseillé la cure préservatoire dans la premiere; ce sont tous ceux qui en ont traité: mais je vous en rapellerai quelques-uns de ceux qui l'ont prescrite pour les petites veroles. Voyez avec quelle étendue, avec quel détail, RHASES donne deja cette méthode. Il indique la composition d'un sirop, que les meilleurs medecins adopteroient aujourdhui, & dont on avoit, apparemment, si souvent, éprouvé l'efficace, qu'il étoit passé en proverbe, que, si l'on en prenoit ayant déja neuf grains, il n'en viendroit pas un dixieme. AVENZOAR établissoit également, qu'il falloit une cure prophilactique pour la petite verole, tout comme pour la peste. En effet, la ressemblance est entiere, & fait, que toutes les autorités pour la cure prophilactique dans l'une, ont force pour l'autre. Dans l'un & l'autre cas, c'est un venin étranger, qui infecte nos corps: il faut les mettre dans la disposition la plus propre à en être maltraités le moins possible. HOLLIER, ce grand praticien, *veut qu'on diminuë la plethore, qu'on purge le corps de ses excremens, qu'on détruise les obstructions & les resserremens, qu'on rende la transpiration bien libre.* Sans doute il

il n'eſt aucune cauſe de maladie, qui puiſſe autant nuire à un corps ainſi diſpoſé, qu'à un corps mal ſain: j'appelle mal ſain, celui à qui quelqu'une de ces diſpoſitions manque. Pourquoi la petite verole ſeroit-elle exceptée? DIEMERBROEK eſt poſitif ſur cet article: *il eſt auſſi néceſſaire*, dit-il, *dans cette maladie, que dans la peſte, d'employer deux cures; la préſervatoire & la curatoire.* Il entre enſuite dans un grand détail ſur cette premiere; & l'on ne lit point ce chapitre, ſans être convaincu, que l'obſervation des préceptes qu'il y donne, doit néceſſairement contribuer à rendre la maladie plus douce. RANCHIN, qui étoit Chancelier de l'Univerſité de Montpelier, il y a près d'un ſiecle & demi, prouve ſolidement la néceſſité de la préparation. SENNERT veut, que l'on faſſe éviter l'air infecté aux enfans, quand l'épidemie eſt facheuſe, & *que la plûpart meurent*, je rends ſes termes: mais puiſqu'ils ſont deſtinés néceſſairement à l'avoir, ſi l'épidemie eſt bénigne, il veut qu'on les mette à portée de l'infection; ce qui eſt contraire à votre façon de penſer ſur cet article; moyennant,

 qu'au-

qu'auparavant, on les ait purgé, & détruit les vices de leur ſang. SEBIZIUS ſe moque, il eſt vrai, de ceux qui croyoient, qu'il y avoit quelque préparation capable d'empêcher la maladie d'éclore; mais en même tems, il inſiſte ſur la néceſſité de celle qui eſt deſtinée à la rendre heureuſe. Il ſuit les indications de RANCHIN, & preſſe les avantages de la diette. SIDENHAM, le Medecin de la petite verole, aſſure que les purgatifs, pris d'avance, contribuent infiniment à la rendre heureuſe. HOFMAN recommande & indique la préparation. M. THOMSON, qui aſſurement connoiſſoit bien cette maladie, exprime très clairement, ce qu'il penſe à cet égard. *Tout l'art*, dit-il, *pour la rendre plus bénigne, c'eſt de diſpoſer le corps de façon, qu'il ne ſoit pas ſuſceptible d'inflammation* &c. Je finirai cet article par deux autorités, que nous reſpectons également l'un & l'autre; ce ſont celles de MM. BOERHAAVE & *van* SWIETEN. Cette maladie, dit le premier, *eſt plus heureuſe chez les enfans, chez ceux dont les fibres ſont laches & flexibles; elle eſt plus dangereuſe pour ceux qui ſont accou-*

tumés

tumés à beaucoup d'exercice, & pour les vieillards. Cela ne prouve-t-il pas évidemment, qu'il seroit à souhaiter, que l'on pût mettre tous ceux qui doivent l'avoir dans l'état le plus approchant de celui d'une enfance saine? *La fluidité des humeurs*, dit le second, *& une peau bien ouverte, disposent à avoir la petite verole sans bouton*; c'est le degré le plus doux. En mettant un corps, à l'avance, dans cette disposition, on travaille donc à lui procurer une maladie favorable. Ces deux observations me paroissent convaincantes en faveur de la préparation, & elles en renferment toutes les regles.

Voilà bien des témoignages. J'aurois peut-être pû les suprimer; puisqu'ils sont inutiles, quand la raison décide: & elle décide bien hautement dans ce cas. Je ne crains pas de l'assurer, & vous me direz surement, *cela est vrai*; quand il n'auroit jamais été quéstion de préparation, ni pour la peste, ni pour la petite verole, ni pour aucune autre maladie; vivant dans le siecle où nous vivons; instruit comme vous l'êtes de tout ce qu'on sait de l'œconomie animale; ayant observé

l'effet des virus ſur notre corps ; ayant vû un grand nombre de gens attaqués de la petite verole ; ayant réflechi ſur les cauſes des differences qui ſe trouvent entre la maladie des uns & celle des autres ; ſi quelqu'un vous avoit dit, Monſieur, voilà mon fils, qui prendra ſurement la petite verole dans quinze ou vingt jours ; il a tels & tels accidens ; vous lui auriez répondu, il faut faire telle & telle choſe. Vous l'auriez fait ſaigner, ſi vous aviez jugé qu'il étoit pléthorique ; parceque vous vous ſeriez dit à vous-méme, il va être attaqué par un poiſon inflammatoire, & l'inflammation ſera bien moins forte, j'en ſuis convaincu par l'expérience de vingt ſiecles, ſi la pléthore eſt diminuée. Vous lui auriez ordonné quelques purgatifs, ſi vous aviez jugé, qu'il avoit les premieres voyes tapiſſées d'ordures ; parceque tous les Medecins vous avoient dit, & que vous aviez vû vous-même, combien cette ſituation pouvoit empirer les maladies aiguës. Si une peau rude, écaillée, chagrineuſe, vous eut fait prévoir combien la nature trouveroit de difficulté à faire ſon dépôt critique, ſur une partie, qui oppoſeroit tant

tant de resistance, vous auriez diminué cette resistance, par des bains tiedes, ou par une vapeur émolliente, bien plus efficace encore dans ce cas. Les simptomes, qui caractérisent ce que les anciens appelloient *intemperie chaude du foie*, & ce que nous ne nommons plus, parceque notre langue aime à renoncer aux mots expressifs, vous auroient déterminé à employer les savoneux acescens. Vous lui auriez prescrit les acides, si vous eussiez trouvé une disposition à la putridité. Des fibres excessivement lâches, un sang aqueux, vous auroient fait recourir à l'usage des chalibés & du kina, que vous auriez employé, jusqu'à-ce que votre malade fût parvenu à cet état moyen, entre la foiblesse, qui donne lieu aux aberrations de la nature, & la force, qui produit une inflammation insurmontable. Il est d'autres vices plus cachés; aucun ne vous eut échapé; vous les auriez gueri, s'ils étoient guérissables; & votre sujet, prenant la petite verole dans cette époque favorable, vous eussiez été sûr du succès. Envisageons la préparation sous son véritable point de vue. Que fait-on, Monsieur, en préparant?

parant? On donne au corps, à loiſir & à coup ſûr, cette diſpoſition dans laquelle on cherche précipitamment à le mettre, quand une fois la maladie eſt dévelopée. Quand il ſe trouve naturellement dans cette diſpoſition, il n'y a pas beſoin de préparation: auſſi l'on inocule quelquefois ſans préparer. Quand il n'en eſt que peu éloigné; l'on a beaucoup d'eſpoir de le ſauver, quoi qu'on ne le traite qu'après que la maladie eſt déclarée: cependant le ſuccès eſt douteux & la maladie plus violente. Mais trop ſouvent, la diſtance eſt ſi conſiderable entre l'état actuel, & l'état de choix, que les ſecours ne peuvent plus rien; outre qu'il ſe trouve ſrequemment, comme je l'ai prouvé plus haut, d'après vos obſervations, des obſtacles inſurmontables à l'aplication des remedes. Ne pourroit-on point appliquer ici la parabole des vierges? Dix s'étoient fournies, à loiſir, de ce qui étoit néceſſaire pour la circonſtance; les dix autres s'y prirent trop tard: leur négligence les exclut de la maiſon déſirée.

Si l'on vous préſentoit un homme, chez lequel vous trouveriez les carac-

teres

teres les plus marqués d'un tempéramment inflammatoire, en un mot, toutes les causes prédisposantes à une forte pleuresie, ou à une inflammation de poitrine; & que l'on vous dit, dans huit jours, cet homme sera exposé à toutes les causes occasionnelles, qui font éclore ces deux maladies; ne lui donneriez-vous point de conseils? Ne croyez-vous pas, qu'il y eût des précautions à prendre, & des précautions capables de prévenir tout à fait la maladie, ou au moins de la rendre plus douce? Je vous fais des suppositions: je pourois vous alléguer des faits. Je suis sûr, Monsieur, que, très fréquemment, vous avez éloigné les maladies chez bien des gens, qui y sont malheureusement si sujets, qu'on peut, à coup sûr, en prévoir les rechûtes. Ici la parité est entiere. Vous n'êtes pas, il est vrai, le maitre d'enlever les causes occasionnelles; mais vous l'êtes, de disposer le corps de façon, que leur impression ne soit pas trop forte. Négligeriez-vous volontairement ce moyen de diminuer la violence des maux? Attendre pour employer les remedes, qu'une maladie, qu'on a prévû, soit décla-

déclarée, n'eſt-ce pas, dans une cruë des eaux, attendre, pour ouvrir les écluſes des canaux de décharge, que l'inondation ſoit faite?

Enfin, quand il ſeroit auſſi vrai, qu'il l'eſt peu, que cette partie de la préparation, qui conſiſte à donner une diſpoſition favorable au corps, eſt inutile; cette autre partie, qui regit le choix favorable des circonſtances étrangeres, ſeroit encore une puiſſante raiſon en faveur de l'inoculation. Je ne rapporterai point ici tout ce qu'on a dit, & tout ce que j'ai dit moi-même de ces circonſtances dans l'*Inoculation juſtifiée*: je ne vous citerai qu'un ſeul exemple, bien propre à prouver les avantages d'une pratique, qui vous aſſure, que vous ne prendrez jamais cette maladie, que dans un endroit où vous ſerez à la portée des ſecours. Un officier Bernois, d'un nom bien conſideré, & bien aimé à Vienne, quitte ſa patrie, où il avoit été en ſemeſtre, pour retourner joindre l'armée françoiſe en Veſtphalie: il eſt attaqué violemment par la petite verole, dans une miſérable chaumiere, éloignée de tout endroit conſiderable; une écurie lui ſert de

de chambre; il meurt presque sans aucun secours. Il vivroit, selon toutes les apparences, si cette maladie ne l'eût pas attaqué après un voyage long, pénible & précipité; si elle ne l'eût pas saisi dans un endroit où il n'y avoit personne qui pût le diriger; si la crainte, que toutes ces circonstances inspirent, si les regrets de manquer aux postes où son devoir l'apelloit, n'eussent pas produit des revolutions très facheuses; en un mot, s'il eut été inoculé jeune.

Je vous disois, plus haut, que la vraye méthode de traiter la petite verole, n'étoit & ne seroit jamais générale; que, peut-être-même, elle viendroit à se perdre; que c'étoit une forte raison en faveur de l'inoculation. J'ajoutois, vous me retorquerez l'objection contre cette méthode; j'ai promis de vous répondre ailleurs; ce doit être ici.

Deux raisons font, qu'en effet, l'objection ne porte point sur l'inoculation: la premiere, c'est que le choix de l'âge & de l'air les plus favorables, ont une puissante influence sur la bénignité de cette maladie; qu'en la donnant, sous des auspices heureux à ces deux égards, on

on eſt ſur qu'elle ne ſera point auſſi facheuſe; & que, plus elle eſt légere, moins un traitement mauvais ou imparfait, pourra faire de mal. La ſeconde; c'eſt que, quelques variations ſiſtematiques, que le traitement de la petite verole puiſſe eſſuyer, (& le paſſé nous effraye pour l'avenir), la préparation en ſera toujours à l'abri. Tel Medecin, très habile d'ailleurs, qui ſe ſera fait un ſiſteme ſur cette maladie, la traitera mal, en conſequence de ce ſiſteme: mais ce même Medecin, très bon juge de l'état d'une ſanté, ne ſe trompera point ſur tel ou tel défaut de conſtitution; il y remédiera très bien: il mettra le corps dans l'état le plus favorable, pour avoir la petite verole heureuſe. Quelle que ſoit ſa méthode pendant le cours de la maladie, peu importe; il n'aura point occaſion d'en faire uſage: le malade eſt, d'ailleurs, dans un état, qui lui permet de ſupporter impunement quelques erreurs de traitement. Auſſi, Monſieur, il y a actuellement, en Europe, un grand nombre de Medecins, auxquels je confierois, avec une entiere aſſurance, tel ſujet pour l'inoculer, que je ſerois très ſaché

faché de ſavoir entre leurs mains, s'il avoit la petite verole naturelle. L'on ne cite pas les vivans dans ces occaſions: vous m'en diſpenſerez; & peut-être en connoiſſez vous auſſi bien que moi: mais prenons quelques exemples parmi les Medecins, qui ne ſont plus. Je vous en ai cité pluſieurs, qui ont donné une excellente méthode préparatoire, & qui en avoient une curatoire, que vous & moi ſommes bien éloignés d'adopter. Un ſujet préparé par leurs ſoins, eut été bien préparé, & auroit eu une petite verole aſſez heureuſe, pour n'avoir pas beſoin de leurs remedes: mais ce même ſujet, non préparé, & attaqué d'une petite verole facheuſe, auroit peut-être ſuccombé, victime des erreurs de leur méthode.

Je dois, avant que de paſſer outre, me laver du ſoupçon, qu'on pourroit jetter ſur moi; que je crois la méthode inoculatoire très aiſée. Rien n'eſt moins vrai. Si je la crois plus facile, que la méthode naturelle, c'eſt toujours en ſuppoſant qu'elle eſt dirigée par de bons Medecins: alors la choſe me paroit démontrée: mais hors de là, elle a ſes dangers, comme toutes les maladies

dies traitées par des ignorans. J'appelle ignorans, des gens, d'ailleurs infiniment utiles, célebres, ſavans dans leur genre, dont j'eſtime les talens & les connoiſſances; dont je conſidere & j'aime les perſonnes; mais qui, n'ayant pas ſait, & n'ayant pas pû, ni dû faire leur objet de la medecine, manquent des études & des obſervations néceſſaires, pour s'aſſurer des ſuccès dans ces cas. Ils peuvent réuſſir; & ils ont ſouvent réuſſi, quand le ſujet étoit naturellement heureuſement diſpoſé: mais ce ſuccès eſt dû au hazard; puiſqu'ils ſont cenſés ignorer, & les ſimptomes, qui décelent les vices internes, & les moyens d'y remédier; & quand ils échouent, cela ne conclut non plus contre la ſureté de la pratique, que l'on ne devroit conclure contre la certitude des regles de l'horlogerie, ſi un faiſeur de cadrans, entreprenoit une montre à repetition, & la faiſoit mauvaiſe. C'eſt ici le cas de ſe rapeller les craintes qu'avoit M. MATY, il y a pluſieurs années: *il eſt à craindre que les ſuccès ne faſſent négliger les précautions*; & les plaintes qu'il me faiſoit il y a quelques mois: *l'inoculation s'étend de jour en jour; mais elle*

paſſe

paſſe en mauvaiſes mains. Les chirurgiens ajoutent cette conquête ſur nous, a celle qu'ils ont faite auparavant des maladies vénériennes. On a tâché de s'oppoſer à leurs entrepriſes en dernier lieu, par une nouvelle brochure, qui déclare les chirurgiens les plus incapables de tous à traiter les inoculés. M. HALLER n'en parle pas plus favorablement; & cela d'après les faits. *L'imperitie*, dit-il, *& la témérité des chirurgiens, qui inoculent des corps cacochimes, & dans le tems même des regles, ont recemment diſcrédité, de nouveau, cette très ſalutaire méthode en France.* Ce paſſage ſe trouve dans la table du cinquieme volume des theſes pratiques.

L'on peut objecter quelques morts entre les mains des Medecins. Le petit nombre de ces morts peut ſe ranger ſous trois claſſes. Dans les commencemens de l'inoculation en Europe, on inocula quelques ſujets atteints de maladies facheuſes, dans l'eſperance, que la petite verole deviendroit, pour eux, une criſe favorable, qui détruiroit la maladie antecedente. Il faut rendre juſtice aux Medecins; c'étoit la volonté des malades, & non pas la leur, qui tenta

tenta ces expériences: le ſuccès fut malheureux. L'on pourroit mettre, dans cette claſſe, les femmes, qui ont abſolument voulu être inoculées pendant leur groſſeſſe, & qui ont ſuccombé. La ſeconde eſt de ceux, qui ont été inoculés; quoique peu bien portans; non point dans la ſeule vuë de les guerir, comme les premiers; mais parceque les vices de leur conſtitution, les mettant dans le danger d'avoir une petite verole vraiſemblablement mortelle, l'on jugeoit, qu'il y avoit moins de riſque pour eux à la prendre, après qu'on auroit un peu diminué, pour un tems, par une préparation convenable, les vices incurables de cette conſtitution: tels ſont les cas de Me. Rillet à Geneve, & de Me. Chatelain à Paris. Enfin, la troiſieme claſſe eſt de ceux qui ont été inoculés ſans préparation. Une imprudence, dont on n'aura plus d'exemple, a tué les premiers: l'inoculation eſt très innocente dans ce cas. Par rapport aux ſeconds, l'expérience, qui a réuſſi pluſieurs fois, a manqué pour quelques-uns, pour leſquels on avoit prévu qu'elle pouvoit manquer: ainſi cela n'infirme point la méthode, & ne l'a

l'a pas, le moins du monde, ralentie dans les endroits où ces malheurs ſont arrivés. Il s'agit ſeulement de ſavoir, ſi le danger de la petite verole naturelle, étant beaucoup plus conſiderable pour eux, que pour les autres; on doit eſſayer de les ſouſtraire à ce danger, en les inoculant, quoiqu'avec une probabilité de ſuccès, beaucoup moindre, que celle qu'on a pour les autres. Dans mon *Inoculation juſtifiée*, j'avois décidé la queſtion affirmativement. Je ne faiſois attention qu'au malade ſeul; je ne comptois pour rien les deſagremens du Medecin; mais je me ſuis apperçu, que j'avois omis en examinant cette queſtion, l'interêt du public, qui doit y entrer pour beaucoup. L'on a pu l'inſtruire des circonſtances dans quelques cas: il a eu l'équité de rendre juſtice à la méthode, & ne l'en a pas moins eſtimée: mais il pourroit s'en trouver d'autres, dans leſquels il ſeroit difficile de l'inſtruire: il pourroit arriver, que quelques perſonnes cherchaſſent à lui en impoſer: les malheurs dont l'inoculation ſeroit innocente, retomberoient ſur elle; & cette prévention défavorable, arrêtant ſes progrès, laiſſeroit peut-être

pe-

perir des milliers d'hommes, qui ſe trouveroient ſacrifiés à l'envie inutile d'en ſauver un ſeul. Il eſt donc imprudent de faire ces eſſais.

Ceux qui ont été inoculés ſans examen, ſans préparation, & qui ſont morts, ne prouvent point contre l'inoculation; ils prouvent en ſa faveur, puiſqu'ils font voir le danger de la maladie naturelle. Ce qui caracteriſe l'inoculation, ce n'eſt pas d'inſerer la petite verole; c'eſt de l'inſerer dans un corps, que la nature ou l'art ont diſpoſé à l'avoir heureuſe. Dès qu'on néglige cette précaution, l'on n'inocule plus; l'on commet une étourderie. Ce n'eſt pas, que, ſuivant moi, à parité de ſujet, l'inoculation n'ait des avantages; les obſervations le prouvent; mais ils ne ſont pas aſſez grands, pour oſer s'aſſurer, qu'ils compenſeront le danger des circonſtances défavorables. Il ne faut point vouloir ſe faire illuſion ſur cette pratique, & ſe ſervir enſuite de cette illuſion pour la décrier. Si elle donne une petite verole heureuſe, ce n'eſt point, je le repete, parce qu'elle l'a donné; mais parce qu'elle l'a donné à propos.

Elle

Elle a ſes regles, qui décident cet à propos : ſi on ne les ſuit pas, ou ſi on les viole, cela n'en prouve pas plus l'incertitude, qu'un édifice ridicule, fait contre les regles preſcrites par les grands Architectes, ne prouveroit l'incertitude de leur art; ou qu'un homme tué, par l'uſage des ſpiritueux dans une maladie inflammatoire, ne prouveroit l'incertitude de la medecine. Les accidens, qui ſuivent la violation des loix, en démontrent la néceſſité. Je paſſe à un autre article.

Vous rapportez quelques-unes des raiſons, qu'alleguent les inoculateurs. » Les Medecins, qui poſſedent bien » leur ſcience, ſont rares; par là mê» me la bonté de leur méthode ne ſau» vera qu'un petit nombre de malades. » Dans les lieux retirés, dans les villa» ges éloignés, où il n'y a point de Me» decins, ou dans les endroits dans leſ» quels on n'eſt pas en uſage de les con» ſulter ſur les petites veroles, le dan» ger des naturelles ſera toujours conſi» derable. Il y a même bien des gens, » qui employent les Medecins ſans leur » obeïr: auſſi SIDENHAM regrette ſou» vent, que ſes malades ſoient morts,

» ou ayent été en danger par cette rai-
» ſon. Toutes ces circonſtances augmen-
» tent toujours le danger de la petite
» verole naturelle. La méthode de l'in-
» ſertion remedie à tous ces inconve-
» niens; parceque, comme on l'a fait
» à Londres, on pourroit partout con-
» ſacrer un hôpital à y faire des inocula-
» tions gratis. Dans chaque pays, on pour-
» roit aiſément en inoculer quelques cen-
» taines tous les mois. Un ſeul Mede-
» cin éclairé, qui auroit ſous ſa direc-
» tion d'autres medecins & des chirur-
» giens, ſuffiroit pour diriger tout ce
» nombre. Et comme cela, ce beſoin
» d'inoculer diminueroit ſi fort, au bout
» de quelques annees, qu'il ne reſteroit
» plus, que les nouveaux ſujets à meſu-
re qu'ils viendroient.

Voilà, dites-vous, *un argument digne d'attention. Je répons d'abord; qu'il y aura toujours un grand nombre de gens, qui refuſeront cette inoculation gratis; qu'elle ne ſera utile qu'au plus bas peuple; que les gens plus ſortables, les bons citoyens, les nobles, qui ſe font inoculer dans leurs maiſons, reſteront toujours expoſés au danger de tomber entre les mains de mauvais Medecins, ou ſeront indociles, s'ils*

s'ils en ont de bons, & seront exposés au danger d'une inoculation malheureuse.

Quand je vous accorderois toute votre objection, il n'en resulteroit autre chose, que ceci; c'est que cet hôpital pour l'inoculation, ne seroit pas utile à tout le monde; qu'il ne feroit du bien, qu'à la partie la plus nombreuse, & peut-être la plus utile du genre humain, le peuple. Si vous jugez, que ce soit une raison pour ne pas l'entreprendre, je n'ai rien à repondre: mais vous ne le jugerez pas ainsi. Ne pouvoir pas faire tout le bien qu'on voudroit, ne fut jamais aux yeux du sage, une raison pour n'en point faire. Voudriez-vous anéantir tous les hôpitaux, ces établissemens les plus honorables à l'humanité, parce que ce n'est pas dans ces maisons, que les gens riches se font ordinairement soigner?

Je crois d'ailleurs, que l'usage de cet établissement, ne seroit pas, à beaucoup près, aussi borné que vous le pensez. Joignez, au titre d'hopital, celui d'auberge pour les inoculations, & vous verrez combien de gens il y afluera, de ceux même, que vous paroissez en exclure, & qui, bien réellement,

s'en excluroient tant qu'il ne seroit qu'hôpital. Ayez des apartemens pour les pauvres ; ayez-en d'autres pour ceux qui voudront y être à leurs frais: il s'en trouvera une infinité, dès qu'une fois l'usage, qui regle despotiquement bien autre chose que les mots, aura prévalu. Ce n'est point une nouveauté, que je vous propose; c'est un établissement tout fait dans plusieurs villes de France. Je ne vous citerai que l'hôpital de Lion. Les sages & respectables directeurs de cette maison, persuadés que la charité n'étoit pas bornée à supléer aux besoins qui naissent du manque de fortune, que son objet étoit bien plus étendu, ont cru en exercer un acte essentiel, en ouvrant une porte aux malades aisés : ils leur ont destiné des apartemens, où, moyennant un tant, ils sont soignés mieux qu'on ne l'est ordinairement chez soi: mêmes secours de la part du Medecin; remedes mieux choisis; nourriture ordinairement plus convenable, parce qu'elle ne dépend pas de la fantaisie de toute une famille, &, quelquefois, de tous ses alliés; & surtout, soins également assidus, empressés, & plus éclai-

éclairés de la part de ces reſpectables filles, de ces dignes religieuſes, les plus louables de toutes, & peut-être les plus eſtimables de toutes les femmes, qui ſacrifient courageuſement leurs plus belles années au plaiſir, peu connu, de ſoigner les malades; qui leur donnent leurs ſoins avec un zele, une tendreſſe, un empreſſement, que les objets les plus degoutans n'ont jamais ralenti; qui ont toujours été l'objet de mon admiration, & qui m'ont toujours paru la preuve la plus convaincante, de la difference qu'il y a, entre la puiſſance des motifs ſacrés, que fourniſſent l'amour divin & la religion, & celle des motifs purement humains. Croyez-vous, Monſieur, qu'un homme raiſonnable, qui va dans un hôpital, pour ſe faire guerir s'il tombe malade, ſe fit de la peine d'y aller pour ſe faire inoculer, s'il n'avoit pas eu la petite verole? Croyez-vous, que des peres & des meres, ſe fiſſent de la peine d'y envoyer leurs enfans, quand les circonſtances (il peut en être pluſieurs indépendantes de la fortune) ne leur permettroient pas de les faires inoculer chez eux; ſûrs, comme ils le ſeroient,

que la maladie, n'eſt accompagnée d'aucun danger, & qu'ils ſeront ſoignés, avec autant de tendreſſe, & plus de jugement?

Les nobles reſteront expoſés dans leurs maiſons au danger de tomber entre les mains de mauvais Medecins &c. Je conviens qu'un hôpital ne mettroit pas à l'abri de ce danger; mais vous conviendrez auſſi, Monſieur, qu'il ne l'augmenteroit pas: ils auroient, comme je vous l'ai prouvé, la facilité de s'en ſervir. Enfin, & le Medecin en chef de cet hôpital, & ceux qui ſe formeroient ſous lui, ſeroient à-même de diriger les inoculés, dans les maiſons particulieres: ainſi, l'hôpital augmenteroit réellement le nombre des bons Medecins inoculateurs, & diminueroit le hazard de tomber entre les mains des mauvais. *Mais, s'ils en ont de bons, ils ſeront indociles.* Je ne ſerai pas long dans ma reponſe: il y a toujours, & cela par pluſieurs raiſons, que vous ſentirez très bien, beaucoup à gager contre un, qu'un malade inoculé, ſera plus docile qu'un malade naturel. Quand il ne le ſeroit pas plus, l'indocilité augmenteroit, au moins en

parité,

parité, le danger de part & d'autre; & il n'y a en ce cas point de prérogative pour la naturelle; mais je dis plus, & cela eſt évident; l'indocilité eſt d'autant plus dangereuſe, que la maladie eſt plus grave; elle eſt donc moins à craindre dans la petite verole inoculée, que dans l'autre. Celui qui eſt emporté par un torrent rapide & profond, riſque bien plus en refuſant la corde qu'on lui jette, par la crainte de s'y ſalir les mains, que celui qui eſt emmené par le cours inſenſible d'un canal peu profond, dans lequel il n'a à craindre ni les tournans, ni les rochers, ni les caſcades, qui, d'un moment à l'autre, peuvent ſubmerger le premier ſans retour.

Après avoir cherché à faire ſentir les inconveniens d'un hôpital pour l'inoculation, vous propoſez d'en fonder un pour les petites veroles naturelles. *Que l'on deſtine, d'autorité publique, ces mêmes hôpitaux dans chaque pays, à recevoir, dans tous les tems épidemiques, pour y être traitées gratis, toutes les petites veroles naturelles; en permettant de s'y rendre ſur le plus leger ſoupçon, qu'on a été infecté. Comme cela, ceux même*

qui vivent dans des endroits où il n'y a point de bons Medecins, seront traités très bien; & l'on pourvoira aux inconveniens des petites veroles naturelles, sans avoir recours à l'inoculation. Se peut-il que les inconveniens, qui s'opposent à la fondation de cet hôpital, vous ayent échapé. Qu'il y en ait un dans une grande ville; cela est très bien, & cela est: mais ce n'est pas pour les grandes villes, que vous les désirez, & qu'ils sont le plus à désirer; c'est pour les endroits éloignés, qui n'ont point de bons Medecins. L'on ne peut pas multiplier beaucoup ces hôpitaux, surtout dans les pays pauvres, qui sont ceux qui en ont le plus besoin; parce que les dépenses augmentent infiniment, à mesure qu'on multiplie les maisons; & que quatre hopitaux de 250 malades, couteroient peut-être plus d'entretien qu'un seul de 2000: d'ailleurs, on ne trouveroit pas tant de bons Medecins, qui voulussent bien aller se sequestrer dans un petit hôpital isolé; aussi votre intention est qu'on fasse de grands hôpitaux, où un seul Medecin en dirige plusieurs autres. Ce grand hôpital aura un grand ressort; il fau-

faudra y venir de loin. Quand y viendra-t-on ? Ce ne ſera pas quand on commencera à être malade ; cela n'eſt plus pratiquable : qui eſt-ce, d'ailleurs, qui décideroit, dans les commencemens du mal, ſi c'eſt la petite verole ? Cette déciſion n'eſt pas toujours aiſée, même pour de bons Medecins ; & ici, il faudroit qu'elle ſe fit dans un endroit, où il n'y en a point : auſſi vous ne voules pas attendre cette époque : vous avez bien preſſenti l'objection ; vous avez cru la lever, en diſant, qu'on y admettroit ſur le plus leger ſoupçon de contagion. Mais quelle foule d'inconveniens reſultent de cette regle ! Ces plus legers ſoupçons feront-ils, d'être dans un lieu où la petite verole commence à ſe manifeſter ? Qu'elle paroiſſe dans cinq ou ſix villages un peu conſiderables du diſtrict de l'hôpital, le voilà ſur le champ ſurchargé, au-delà peut être de ce qu'il peut contenir, d'une foule de gens, qui n'ont point eu cette maladie. Vous les tiendrez longtems dans cet hôpital, pendant qu'ils manqueront dans leurs villages à la culture des terres ; l'enfant du payſan eſt utile, de bonne heure,

& tous ne ſont pas enfans: il n'y en aura qu'un très petit nombre, qui prennent la petite verole; vous établiſſez quelque part que quelquefois il n'y en aura que vingt, d'autres fois cinquante, ſur ſix cent; vous renverrez les autres, & ils reviendront une autre fois. La même proportion, de 1 à 21, ſera attaquée; & il faudra, de cette façon, que la moitié d'un village perde vingt & une fois, ou tout un village, dix fois & demi, deux ou trois mois d'un tems cher & important, & ſurcharge, mal à propos, un hôpital, qui n'a de fonds, que ce qu'il en faut pour les vrais malades. Mais ce n'eſt pas le mal le plus grand. L'on n'a point encore pu déterminer les circonſtances, dont dépend l'infection naturelle; ce qui fait, que tel, dans le même endroit, eſt infecté aujourdhui, tel autre dans huit jours. Il n'y a aucun ſimptome, qui marque qu'on vient de l'être: il arrivera donc tous les jours, qu'un ſujet qui aura été inutilement pendant deux mois dans l'hôpital, humera la contagion, ſeulement la veille ou le jour de ſon depart; retournera dans ſon village avec le venin dans le corps; y ſera ſept à huit jours ſain, & oc-
cupé

cupé à détruire les bons effets de l'eſpece de préparation qu'il auroit reçû; car enfin, quoi que vous ne paroiſſiez pas l'aimer cette préparation, je m'aſſure cependant, qu'au moins vous mettriez à un certain regime: au bout de ces huit jours il prend la maladie; il n'a point de ſecours, il en meurt; quel avantage a-t-il retiré de l'hôpital? Si pendant qu'il y étoit, on l'eut inoculé, il eût perdu moins de tems; & il ſeroit en vie.

Je vois un autre danger tout auſſi preſſant. Ceux qui ſeront voiſins de l'hôpital, n'y iront peut-être pas tout à fait auſſi légérement; quoique ſans doute, plus d'une fois, la faineantiſe & la miſere contribuaſſent à le peupler: ils attendront qu'ils éprouvent quelques malaiſes; c'eſt l'époque où ils s'y rendront. Mais ces malaiſes peuvent être les avantcoureurs de vingt autres maladies, très differentes de la petite verole: ils porteront donc chez vous une maladie violente. Quelques uns, ſur le nombre, humeront le germe de celle de l'hopital, qui, ſe dévelopant, lorſque la premiere ſera à ſon plus haut période, fauchera ces infortunés, ſans qu'aucun art puiſſe les ſauver.

Dans certains tems, vous n'aurez presque rien à faire : trois, deux, un, point de malades. Dans d'autres époques, vous en aurez des milliers. Entretiendrez vous toujours le même monde pour le service ? Sera-ce celui qui est nécessaire, quand l'hôpital est aussi plein qu'il peut l'être ? Alors, les cinq sixiemes du tems, tout ce monde vous sera inutile. Prendrez-vous un terme moyen ? Alors, quand votre hôpital sera plein, ou vous manquerez de monde, ou vous serez obligé d'employer des gens, qui n'auront point l'habitude de soigner les malades ; & vous savez quelle influence cela peut avoir sur l'issuë de la maladie. Pour prévenir cet inconvenient, ferez-vous, de votre hôpital, un hôpital pour tous les malades, quand vous n'aurez pas de petites veroles ? Mais vous ne savez, ni le moment, ni l'heure où elles arriveront ; elles trouveront l'hôpital plein ; ou, si malheureusement on peut les recevoir, elles infecteront les malades, qui n'en ont pas été atteints précédemment ; &, comme je l'ai dit tout à l'heure, le malade succombera à ce double mal.

Vous

Vous n'auriez point tous ces inconveniens dans un hôpital pour l'inoculation. Vous n'y admettriez qu'un certain nombre de ſujets. Vous ſeriez ſûr d'avoir toujours le même nombre. Tous ceux qui y entreroient, ſeroient ſûrs de ne pas faire un voyage inutile; & n'auroient pas à craindre, de n'y venir que pour reſpirer le venin, & aller le couver ailleurs. Il y auroit, je l'avoue, près de trois mois dans l'année, où l'on n'auroit rien à faire dans l'hôpital pour l'inoculation: mais comme on ſeroit ſûr de ce tems-là, on pouroit peut-être ſans courir les riſques dont je parlois tout à l'heure, les conſacrer au ſoulagement des autres malades. Ne ſuis-je pas en droit de conclure, que, puiſque vous croyez un hôpital, pour la petite verole, très utile, vous êtes obligé de convenir, qu'il faut le fonder pour l'inoculée, & non pour la naturelle?

Tout le reſte de l'examen de votre premiere queſtion, eſt deſtiné à prouver, que ſi l'inoculation ſe propage, il moura plus de gens de la petite verole, que ſi elle n'avoit pas lieu; & cela, parce qu'elle repandra la naturelle. J'exami-

xaminerai toutes vos preuves. *Les petites veroles inoculées ſont, du plus au moins, contagieuſes, comme les naturelles; car, quoique certains auteurs diminuent la force de cette contagion par une certaine raiſon, cependant, par une autre, les mêmes, comme généralement tous les autres, l'admettent.* Ce paragraphe n'eſt pas flateur pour ces inoculateurs, que vous avez en vue; & qui font la force de contagion de l'inoculation, forte ou foible, au gré de leurs déſirs. J'eſpere que vous ne les confondez pas tous; & que vous ne prétendez point invalider une méthode, parceque quelques perſonnes l'ont mal défenduë. Vous demandiez, dans votre préface, *Julien l'Apoſtat, n'avoit-il pas tort de ſe moquer de la religion chrêtienne, parceque quelques hétérodoxes la défendoient, par des raiſonnemens faux & erronés?* Vous ſentez combien je ſerois fondé à vous adreſſer cette queſtion, ſi vous vouliez réellement faire une objecion de cette variation de quelques inoculateurs. Pour terminer toute controverſe, j'établis, comme une vérité démontrée, que le venin de la petite verole inoculée, eſt précisément le même,

me, que celui de la naturelle; que, par là même, à quantité égale, il eſt également contagieux; & je deſavouë tous ceux qui penſent, ou paroiſſent penſer autrement.

Vous partez de ce principe, & vous dites; *ſi donc l'on inocule dans une ville, dans laquelle il n'y a point de petites veroles, on infectera cette ville là.* Je croyois d'avoir repondu à cette objection, quelques années avant que vous la fiſſiez. Ma réponſe ne vous a pas ſatisfait: je vais la déveloper d'avantage; & je puis citer, en preuve, un plus grand nombre de faits.

Je ne me ſuis point ſervi de la raiſon, qu'ont employé quelques inoculateurs, en diſant; *que, pour prévenir cet inconvenient, il falloit inoculer quand la petite verole regnoit.* Ils ſont dans l'erreur à cet égard; & ce parti ſeroit très dangereux, quand l'épidemie eſt facheuſe. On doit alors, comme je l'ai déja dit dans mon premier ouvrage, ſe contenter de les préparer. Si l'épidemie eſt douce, elle n'eſt point un obſtacle à l'inoculation de ceux à qui toutes les autres circonſtances ſont favorables; & je n'admets point, qu'un

venin,

venin, pris avant l'inſertion, puiſſe rendre la maladie plus facheuſe. Un peu plus, ou un peu moins de virus; un fil de deux lignes, ou de deux pouces; quatre inciſions, ou deux, ne donnent ni plus ni moins de petite verole. L'on s'eſt ſervi, mal à propos, de ce prétexte, pour colorer des imprudences. Vous voyez que je ne ſuis point partial.

Je n'ai point donné, non plus, le conſeil, *de ſequeſtrer les inoculés, dans des maiſons, dont il n'approcheroit que des gens, qui ont déja eu la petite verole.* Il n'eſt ſurement pas nuiſible; & je ne le crois pas auſſi impraticable que vous: je ſuis même perſuadé, que quelques-unes des raiſons, dont vous vous ſervez pour l'invalider, ne ſont pas convaincantes; cependant, comme il me paroit peu important, je veux bien vous accorder, *qu'il eſt inutile; & qu'il reſte toujours vrai, que la contagion des inoculés eſt capable d'infecter bien des gens.* Sans doute, Monſieur, elle le peut. J'ai donné la petite verole avec du pus de l'inoculée: mais, 1°., le fera-t-elle? 2°., le fera-t-elle au point où vous le dites? je repons d'abord, à la ſecon-
de

de queftion, non. Je vous accorde, pour le moment, qu'un inoculé peut, comme vous l'établiffez, répandre ce qu'il faut d'infection, pour infecter neuf hommes; je vous accorde, que ces neuf hommes fe trouveront à fa portée; mais je conclus, contre votre conclufion, & d'après vos principes, qu'il n'y en aura pas toujours un, & jamais plus d'un d'infecté. Celui de vos principes, fur lequel je me fonde, & que j'ai déja rapellé plus haut, c'eft que, dans une maifon de petites veroles, il n'y a qu'une dixieme, une douzieme, quelquefois même une trentieme partie du total, qui foyent attaqués. Vous ne vous rapelliez pas, en écrivant la page 47, cette vérité d'obfervation, qui fait pour nous dans ce cas, & que vous employez contre nous à la page 61. Elle fournit, pour le calcul, des élemens bien differens de ceux fur lefquels vous avez fondé le votre. Quelquefois, il faudra trois inoculés pour en infecter un feul; d'autres fois, un, & un peu d'un autre; jamais un feul ne fuffira; puifque nous le fupofons répandant fon venin feulement fur neuf, & que, dans une troupe de non infectés, pris au hazard

hazard & mis en lieu contagieux, il n'y en a pas, ſuivant vous, un ſur neuf, qui ſoit affecté par la contagion. Prenons un terme moyen entre douze & trente; c'eſt 21 : nous trouvons alors, qu'en admettant, pour vrais, tous vos principes, il faut retrancher les vingt vingt-uniemes, du nombre des morts, dont vous chargiez l'inoculation. Vous permettez à ceux qui trouveront, que vous ſuppoſez trop, en ſuppoſant qu'un peut répandre la contagion ſur neuf, de diminuer ce nombre: je vais profiter de cette permiſſion, en examinant la premiere queſtion; ſi, quoique contagieuſe, la petite verole inoculée repandra la maladie ?

La contagion eſt immédiate ou médiate: je crois l'une & l'autre poſſibles. La premiere, qui ſe fait, du malade à celui qui peut le devenir, eſt toujours très aiſée à prévenir; elle ne peut avoir lieu que pour ceux qui le voudront bien. La contagion médiate n'eſt pas fort étendue; elle ne ſe fait que de la ſeconde main: il faut que celui qui a vû le malade, voye celui qui craint la maladie pour l'infecter: s'il ſe trouve un quatrieme entre deux toute crainte ceſſe.

ceſſe. Je ne veux, pour vous en convaincre, que votre propre autorité. Dès que vous ſoupçonnates, que la fille, dont j'ai déja parlé, auroit la petite verole, vous ne la revites plus, parce que vous étiez obligé d'aſſiſter alors à des conſultes dans la maiſon Impériale, où vous craigniez de porter le germe de cette maladie. Vous la confiates à M. ERNDL: mais, tous les jours, ce Medecin alloit vous voir, pour vous conſulter ſur ſon état. Vous étiez donc pleinement perſuadé, *qu'un ſecond tiers* ne communique pas la maladie. Il s'agiſſoit, dans ce cas, d'une petite verole mortelle. Cette circonſtance diminuë infiniment le danger de l'infection. Les perſonnes, qui ont vû les inoculés, pourront très ſouvent éviter de voir, ou au moins ne verront qu'un certain tems après, ceux qui craignent la maladie. D'ailleurs le nombre de ces perſonnes n'eſt pas ſi conſiderable. Le Medecin, ou quelqu'un à ce titre, ſe trouvera toujours: par rapport aux chirurgiens, ils ne ſont pas auſſi néceſſaires: quand on inocule à l'aide d'une mouche de veſicatoires, bien des meres, pour éviter l'appareil & le
mot

mot d'opération, qui, quelquefois, effraye de jeunes ames timorées, ont pris le parti de l'appliquer elles-mêmes : la chirurgie devient inutile dans ce cas. L'apoticaire n'eſt néceſſaire, que quand il faut des lavemens; & comme on inocule des enfans, c'eſt ordinairement la garde, qui les donne. Le confeſſeur n'aura point de vocation auprès des trois quarts des malades, parce qu'on inocule avant l'age de confeſſion. Ceux qui ſont néceſſaires, ſont donc, outre le Medecin, une garde; ſouvent une tendre mere, une ſœur, une amie en tiennent lieu; & un domeſtique. Vous ſavez, que les malades les mieux ſoignés, ſont ceux qui n'ont auprès d'eux, que les perſonnes abſolument eſſentielles, & toujours les mêmes perſonnes. En ſe conduiſant en conſequence de ce principe, il ne ſe trouve que peu de perſonnes à portée de l'infection; & ces perſonnes là, aſſiduës auprès de leurs malades, ne vont pas porter l'infection ailleurs. Je pourrois vous citer des inoculés, dont on a eu un grand ſoin, qui n'ont vû, dans tout le courant de la maladie, que leur pere, leur mere, un ſeul domeſtique & moi.

Vous voyez, que les moyens de communications, ne pouvant être trop peu nombreux pour le bien des malades, ils est peu à craindre, que cette pratique nuise beaucoup, supposé même qu'elle pût répandre beaucoup de venin: mais elle ne le peut pas. La petite verole est contagieuse, par le pus: elle l'est donc dans le tems de la supuration. La force de contagion de chaque sujet, sera proportionnelle à la quantité de son pus, & au degré de chaleur qu'il aura; parceque c'est ce degré, qui donne, à une partie du pus, sa volatilité, & en favorise l'exhalation. Mais, dans les petites veroles inoculées, il y a ordinairement très peu de boutons; par là-même il y a peu de chaleur dans le tems de la supuration; rarement elle excede la naturelle; ainsi il n'y a que très peu d'exhalaisons, parceque la matiere qui les fournit, est peu abondante, & la cause, qui les meut, foible. Elles ne se repandront pas au loin; elles n'infecteront que ceux qui toucheront immédiatement le malade; peut-être même faut-il qu'ils touchent quelque pustule ouverte. L'infection est si peu considerable, qu'on n'apper-

n'apperçoit presque jamais aucune odeur dans la chambre du malade: ce n'est qu'en abordant le lit, qu'on peut deviner la maladie. Si vous en doutez, je vous dirai comme RUYSCH à son ami, *veni & vide*: au lieu que j'ai vû, surtout pendant l'été de 1755, des petites veroles naturelles, dont l'issuë fut cependant heureuse, qui donnoient de l'odeur dans toute une maison, à la distance de cinquante pas du malade, nonobstant toutes les précautions possibles.

Il est aisé de comprendre actuellement, qu'un malade, qui n'a que très peu de petite verole, qui ne peut répandre l'infection, que sur ceux qui le touchent immédiatement, qui n'est approché que par un très petit nombre de gens, & par des gens, qui, se devouant à son service, s'isolent pendant le courant de sa maladie, ne peut pas propager la contagion; & que ses concitoyens n'ont pas à craindre d'être les victimes des précautions qu'il prend pour sa sureté.

A ces preuves, tirées de la nature des choses, j'ajouterai celles, que fournissent les faits, sans être plus solides elles sont plus frapantes.

Les

Les Medecins de Londres témoignent, que l'inoculation n'a jamais repandu l'épidemie; &, ſans doute, ſi l'on eût pû s'appercevoir, que cette pratique étoit funeſte à ceux qui ne l'employoient pas, le gouvernement ne l'auroit pas tolerée. Je ne ſache pas, que, dans aucun endroit, on lui ait fait ce reproche. En France, où elle a tant de peine à s'ancrer ſolidement, & où elle a trouvé de véhemens adverſaires, on n'auroit pas manqué de publier ſes torts à cet égard, ſi elle en eût eu. Je ſais, par les Medecins les plus dignes de foi, qu'à Geneve, à Berne, à Basle, à Neufchatel, dans pluſieurs villes de ce pays, l'on a inoculé, ſans que la petite verole ſe ſoit repanduë, & ait attaqué d'autres perſonnes, que celles à qui on l'a donnée. Il y eut une épidemie conſiderable de petites veroles ici, en 1750; &, pour le dire en paſſant, un obſervateur exact & deſintereſſé, (il n'eſt pas Medecin), trouva, que, de ſept malades, il en étoit mort un. L'épidemie ceſſa. On inocula, en 1753, un ſeul enfant. En 1754, on inocula, au printems, & en automne: il ne parut point de petites
veroles,

veroles. En Mars 1755; c'eſt à dire cinq ans après la ceſſation de la derniere épidemie, & jamais, à ce que m'ont aſſuré pluſieurs perſonnes, l'on n'a vu ici d'intermiſſion plus longue; il parut une épidemie, qui fut extrêmement nombreuſe, & cela avant qu'on eût fait aucune inoculation: elle finit pendant l'été. En automne, on inocula ceux qui étoient en état de l'être, & qui avoient échapé à la contagion naturelle. On a inoculé, depuis lors, dans ſix ſaiſons differentes; il n'eſt point revenu d'épidemie; il n'y a pas eu un ſeul ſujet, dans toute la ville, attaqué de la petite verole naturelle. L'inoculée ne l'a donnée ici, qu'à la ſeule jeune fille dont j'ai parlé dans *l'inoculation juſtifiée*, qui voulut abſolument ſervir ſa maitreſſe. J'en ai vû, dès lors, une autre, qui ſe mit dans le même cas: on le lui permit; parce qu'elle paroiſſoit favorablement diſpoſée: elle n'a point été attaquée. Quelle difference, dans ces cas, entre le reſultat de vos calculs, & la marche de la nature; & quel bonheur, que cela ſoit ainſi! Si vos principes étoient exacts, il y a peu, des endroits où l'on a inoculé,

qui

qui n'eut perdu la moitié de ſes habitans : elle exiſte heureuſement cette moitié, pour s'élever en témoignage contre vos concluſions. Concluſions qui ne paroiſſent pas même tout à fait équitables ; & cela, parce que vous mettez, ſur le compte de l'inoculation ſeule, toutes les morts qui arriveroient ſi elle étoit contagieuſe. On diroit, que vous la regardez comme le ſeul moyen d'infection. Auriez-vous oublié, Monſieur, qu'en combinant les plus longues & les plus courtes intermiſſions, entre deux épidemies varioleuſes, dans le même endroit, l'on trouve, pour terme moyen, quatre ou tout au plus cinq ans ; & qu'il y a pluſieurs villes dans leſquelles elle reparoit plus ſouvent. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire ceux qui ont donné les hiſtoires épidemiques générales ; & ſans doute votre propre expérience vous l'aura prouvé. Pendant près de vingt ans, que vous avez pratiqué à la Haye, je ſuis perſuadé, que vous avez vû plus de quatre épidemies. Cela poſé, le calcul devient encore bien different. *Si l'on eut inoculé*, dites-vous, *un million de perſonnes, dans un grand royaume,*

dans l'eſpace de trente ans, neuf millions auroient pris la petite verole naturelle: il en ſeroit mort 1285714, *en ſupoſant, avec les inoculateurs, qu'il meurt un ſeptieme.* Mais vous ne faites point attention, que, dans ces trente ans, il y auroit eu au moins ſix épidemies indépendantes de toute inoculation; que ces ſix épidemies auroient produit, au moins, le même nombre de malades, 10 millions: que, de ces 10 millions, qui tous l'auroient euë naturellement, il en ſeroit mort 1285714, plus, la ſeptieme partie d'un million, qui eſt 142857 & la ſeptieme d'un homme: au lieu que, par l'inoculation, ce dixieme million d'inoculés, en ſupoſant, qu'il en eut péri un ſur chaque centaine, n'auroit perdu que 10000: qu'ainſi l'inoculation, au lieu de tuer 1285714, auroit épargné, ſuivant vos principes, & les obſervations démontrées ſur le retour des épidemies, 132857, & une partie de la fraction.

Je ne vous dirai point, qu'une épidemie, qui paroitroit dans un tems favorable, ſeroit ſans doute plus heureuſe qu'une autre. Je l'avois déja dit: cela eſt toujours vrai juſqu'à un certain point;

point ; mais on peut objecter de bonnes choses; ainsi, pour éviter des discussions, je laisse à present cette raison de coté : il me suffit de vous avoir prouvé, que, dans un terme donné, l'inoculation ne produira pas plus de petites veroles, qu'il n'y en auroit naturellement ; & que la proportion des morts, dans une somme composée de naturels & d'inoculés, étant moindre, que dans une, qui ne seroit composée que de naturels, il y a un avantage réel à inoculer.

En le suposant, cet avantage, de 132857 sur un million (il va bien au-de-là), calculez ce que ce nombre vous donnera de gens au bout de trois générations. En prenant, pour élemens de votre calcul, un terme moyen entre les populations les plus nombreuses, telle que celle de l'isle de PINES, & les plus petites, vous serez étonné du nombre de citoyens, dont l'Etat se trouvera enrichi par l'inoculation d'un seul million d'hommes. C'est là ce que vous appellez les *suites horribles* de cette pratique.

Je sais qu'il se trouvera toujours un certain nombre de gens, comme vous

le remarquez très bien, qu'on ne peut pas inoculer, & pour qui la petite verole est très dangereuse: mais, si l'inoculation ne peut pas améliorer leur sort, au moins elle ne l'empire pas; puisqu'elle ne peut pas étendre la contagion sur plus de gens que la naturelle; qu'au contraire, sur un nombre donné de varioleux, il y aura moins d'infection, s'il y a des uns & des autres, que s'ils étoient tous naturels; parceque les inoculées répandent moins de contagion. Elles sont ordinairement bénignes & discretes, & cette espece donne peu d'infection; la plupart des inoculées leur ressemblant en donneront peu comme elles. S'il s'en trouve de confluentes inoculées, elles seront contagieuses comme les autres; mais cela est infiniment rare, & le deviendra tous les jours plus; parceque les lumieres augmentent; dissipent l'enthousiasme, qui a crû, qu'il suffisoit d'inserer le pus, pour que la petite verole fut heureuse; & apprennent, qu'il ne faut le faire, que dans certaines circonstances déterminées & connuës.

Après tant de discussions préliminaires, il est tems, Monsieur, de vous donner,

donner la reponſe directe & poſitive à votre premiere queſtion. Je vous ai prouvé, que la petite verole naturelle eſt une maladie très dangereuſe; que la petite verole inoculée l'eſt beaucoup moins, parcequ'elle attaque un corps préparé; que cette derniere n'augmentera point le nombre des varioleux; qu'au contraire, elle pourroit le diminuer; qu'ainſi en faiſant du bien aux uns, elle ne nuira point aux autres. J'ai donc droit de vous répondre; *La petite verole inoculée conſervera plus de monde, que la petite verole naturelle*: & je conclurai, par l'inverſion de vos propres termes; *que les adverſaires de l'inoculation, voyent donc combien leurs principes nuiront au genre humain.*

Vous demandez, dans votre ſeconde queſtion; *Eſt-il bien ſûr, que chaque homme doit être attaqué, tôt ou tard, de la petite verole?*

Juſqu'à préſent, vous avez cherché à raſſurer les hommes ſur les dangers de la petite verole naturelle: vous voulez actuellement leur perſuader, qu'il en eſt pluſieurs, qui peuvent ſe flatter de ne point l'avoir. Je vais, de nouveau, détruire l'agréable illuſion, dans

 laquelle

laquelle vous les plongez. Je ne me prête qu'à regret à ce triste emploi; mais la raison me dit, que je le dois. Il est important, que les hommes ne s'endorment pas dans une securité, qui les empêcheroit de prendre les précautions possibles, contre une maladie, à laquelle il n'est que trop vrai, qu'ils sont presque tous sujets. Vous commencez par blâmer, avec un ton d'indignation, ceux qui assurent, que tous les hommes ont la petite verole; parce-que les anciens, dites-vous, ont établi le contraire; qu'ainsi, c'est leur manquer de respect, & les accuser d'ignorance ou de mauvaise foi. Vous convenez, il est vrai, que tous les inoculateurs n'ont pas méprisé, à ce point, la vénérable antiquité; que les plus moderés ont avoué, qu'il y avoit une vingt-cinquieme partie des hommes, qui n'avoit jamais cette maladie: ce sont les seuls avec qui vous vouliez examiner cette question. *Si nous leur accordons*, dites-vous, *qu'il n'y a pas beaucoup de gens qui meurent sans avoir la petite verole, qu'ils examinent cependant combien il se trouvera de mortels en ce cas.* Sans prendre l'exemple de dif-

ferentes

ferentes villes, le nombre eſt tout décidé; ce ſera la vingt-cinquieme partie du genre humain: 40 mille à Paris, 12 mille à Amſterdam, un million en France. Selon vous le nombre de ces exemptés eſt encore bien plus conſiderable: vous avez été *ſtupefait* d'en rencontrer autant. Avant que d'examiner les concluſions, facheuſes à l'inoculation, que vous tirez de cette exemption, je dois vous prouver, par l'autorité de ces mêmes anciens, qu'elle eſt généralement beaucoup moins conſiderable, que vous ne l'avez trouvée, peut-être moins que les inoculateurs mêmes ne vous l'accordent. Je commencerai, comme j'ai déja fait par les Arabes.

ISAAC a crû la petite verole générale. RHASES établit poſitivement, que tout le monde l'a. Je vais rechercher, dit-il enſuite, la cauſe de ce mal, & pourquoi, à peine, un ſeul mortel en eſt exempt. AVICENNE en parle comme RHASES, & AVENZOAR comme tous les deux. AVERROES décide poſitivement, que qui que ce ſoit n'en eſt exemt. Il paroit, dit FRACASTOR, (je ne connois point

de plus grande autorité pour ſon ſiecle, & ſon ſiecle étoit éclairé en Medecine); que tout le monde l'a une fois en ſa vie; à moins qu'il ne ſoit enlevé par une mort précoce. « Le caractere » le plus ſingulier de cette maladie, dit » MERCURIAL, c'eſt, que tous les » hommes en ſont attaqués une fois ou » une autre; & AVENZOAR regarde » comme un miracle de la medecine, ſi » quelque homme peut échaper. C'eſt » avec raiſon, dit FORESTUS, que » les Arabes & d'autres grands Mede» cins ont établi, que tout le monde » devoit avoir la petite verole. Tout le » monde l'a ſuivant DODONE'E ». Tous les hommes ſont aſtreints à l'avoir une fois, ce ſont les termes de SENNERT. « Cette maladie, dit PRIME» ROSE, attaque tout le monde; ainſi » elle a une cauſe commune ». En rapportant cette fameuſe obſervation, de la femme, qui mourut d'une ſeptieme attaque de petite verole à l'age de 118 ans, BORELLI dit, il eſt vrai, qu'il a vû quelques perſonnes, qui n'avoient jamais cette maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois; mais il donne ces cas comme des exceptions très rares à la regle

gle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. RANCHIN examine pourquoi tout le monde a cette maladie, & fonde la nécessité d'en traiter sur son universalité & sur son danger. DIEMERBROEK recourt à une cause occulte, pour expliquer comment il en avoit été garanti jusqu'à l'age de 70 ans; c'est l'age où il écrivoit; « Vû, ajoute-t-il, qu'elle » est si commune à tous les hommes, » qu'il n'y en a qu'un très petit nombre, » qui meurent sans l'avoir euë ». « Sur » plusieurs milliers de personnes, dit » SEBISIUS, il n'y en a qu'un très » petit nombre, qui en soyent exempts. » Si AVERROES a fait une regle gé- » nérale, c'est qu'il a crû, qu'un ou » deux individus ne devoient pas faire » exception. De mille, on en trouve- » ra à peine un, qui ne l'ait pas dans le » courant de sa vie, RIVIERE. A » peine un mortel peut les éviter dans » le courant de sa vie » ; c'est TULP qui s'énonce ainsi. SORBAIT demande, pourquoi généralement tout le monde a cette maladie; & il donne pour raison qu'elle est héréditaire. LOW, qui a connu & aprecié tous les au-

teurs, qui en ont traité, établit, qu'elle est universelle. RIEDLIN est un des auteurs, qui vous sont les plus favorables; & il croit, que, sur cent personnes, à peine deux évitent cette maladie. Il conclut son observation (c'est celle d'un homme de cinquante quatre ans) en disant; cet exemple nous apprend, qu'il ne faut pas croire trop vite, que quelqu'un en ait été exempt.

Voilà, Monsieur, un bon nombre d'auteurs anciens, & tous ceux, qui ont écrit avant les premieres notions de l'inoculation, peuvent passer pour anciens dans ce cas, qui s'accordent à regarder la petite verole, comme une maladie généralement commune à tous les hommes. En évaluant leurs témoignages, un auteur desinteressé, qui ne connoitroit point la petite verole par lui-même, pourroit bien en conclure, que, sur cinq cents hommes, il y en a un qui échape à la maladie; & négligeant cette petite fraction, il pourroit arriver, que, comme AVERROES, il fit la regle générale. Il paroit par là, que ceux même des inoculateurs, qui ont adopté cette regle générale, ne méritoient

toient peut-être pas des reproches tout à fait auſſi vifs, que ceux que vous leur faites ; puiſqu'ils pouvoient s'autoriſer des anciens les plus reſpectables.

Si c'étoit bleſſer le reſpect, qu'on leur doit, que d'affirmer l'univerſalité de la petite verole, les inoculateurs ne ſeroient pas les ſeuls coupables : bien d'autres ſeroient auſſi criminels qu'eux. Je vous citerai cinq ou ſix auteurs qui ſe trouvent ſous ma main, dont les uns paroiſſent ennemis de l'inoculation; les autres n'en parlent pas; de troiſiémes la recommandent, mais de ce ton, dont on recommande une choſe, qu'on croit utile, ſans ſe mettre fort en peine ſi elle réuſſira ou non; & dont le ſuffrage eſt bien impartial. M. JUNKER croit, que perſonne n'en eſt exempt. Après 50 ans de pratique, M. MEAD écrivoit, qu'à peine un ſeul ſur mille évitoit cette maladie. M. HAHN repete, dans plus d'un endroit de ſes ouvrages, que de mille il en échape à peine un ou deux; & il l'avoit déja dit, bien des années avant qu'on pût le ſoupçonner de voir les faits d'une maniere favorable à ſon ſyſteme, ſi un tel ſoupçon peut tomber ſur un auſſi

digne homme. M. SCARDONA, l'un des collecteurs les plus éclairés de nos jours, regarde comme une chose démontrée, qu'elle n'épargne pas un sur mille. M. ROSEN, cet illustre Medecin, pour qui l'un des corps d'Etat les plus sages & les plus éclairés a créé une charge unique ; celle de premier Medecin du Royaume, separée & indépendante de premier Medecin du Roi ; & cela, afin que le caprice, ou la faveur, ne pussent pas priver les peuples des secours, qu'ils attendoient, & qu'ils retirent tous les jours de ce choix ; M. ROSEN, dis-je, écrivoit en 1754, » Presque tous les Medecins établissent, » que, quand on a eu une fois cette ma- » ladie, on en est exempt pour toujours : » il y a cependant quelques exemples du » contraire ; mais en très petit nombre ». Enfin, il y a un an, que M. LUDWIG mettoit au nombre des choses douteuses, s'il y a quelques exceptés : un très petit nombre de gens, dit-il, est peut-être exempt de cette maladie.

Les resultats, que fourniroient ces modernes, seroient bien d'accord avec ceux tirés des anciens, & vous voyez, par là, que ceux des inoculateurs, qui ont accordé

accordé l'exemption d'un vingt-cinquieme, ont accordé tout ce qu'on pouvoit raiſonnablement accorder, & peut-être même trop.

Vous dites, l'inoculation donnera la petite verole à des perſonnes, qui en auroient été exemptes; elle la donnera donc à plus de gens, qu'il n'y en auroit eu, qui l'euſſent priſe naturellement. Vous oubliez ici un fait, atteſté par tous les inoculateurs; c'eſt, qu'il y a à peu près le même nombre de ſujets, un vingt-cinquieme, auxquels il eſt impoſſible de faire prendre la maladie; &, de ce fait, je conclus, que l'inoculation étant inutile à un vingt-cinquieme des inoculés, & un vingt-cinquieme des hommes n'ayant pas la petite verole naturelle, elle n'augmente point le nombre de ceux qui eſſuyent cette maladie. L'on en avoit tiré une autre concluſion; c'eſt, que ceux que l'inoculation ne peut pas affecter, ſont les mêmes que ceux qui ne l'auroient pas euë naturellement. Vous combattez cette concluſion par des raiſons, que j'examinerai tout à l'heure; mais auparavant, je vais chercher à l'établir, par une ſeule comparaiſon. Je vous demande-

rai d'abord; ſuppoſez qu'on ait obſervé pendant longtems, que, ſur chaque centaine d'hommes, conduits par le hazard dans un certain air, ou appellés à boire d'une certaine ſource, (j'en connois une près de Frontignan, qui pourroit ſervir à réaliſer cette ſupoſition, & qui donne un flux de ſang aux neuf dixiemes de ceux qui en boivent), il y en a quatre vingt ſeize de ſaiſis par une maladie, & quatre ſeulement, qui conſervent leur ſanté; ſi l'on envoye dans ce même endroit cent hommes, ſous la conduite d'un chef, dans le deſſein de humer cet air ou de boire cette eau, qu'il arrive à cette troupe, ce qui arrive à tous les autres, que 96 tombent malades, que quatre reſtent en ſanté; quel eſt l'homme, Monſieur, qui ne dira pas ſur le champ; ces quatre ſont les mêmes, qui n'auroient pas pris la maladie, s'ils y étoient allés par hazard. Je n'imagine pas, qu'on puiſſe ſe refuſer à l'évidence de cette concluſion; & la parité me paroit parfaite, entre cet exemple & les deux petites veroles. Il eſt donc évident, que le raiſonnement des inoculateurs eſt juſte, & que, non ſeulement,

ment, la petite verole inoculée ne donne pas la petite verole à plus de gens qu'il n'y en a, qui l'auroient euë naturellement; mais qu'elle la donne aux mêmes. Avant que de quitter ma comparaison, permettez moi d'en tirer une réflexion favorable à la préparation. Je suppose, que l'expérience eut appris, que cette source est une eau plombée; qu'elle donne la colique de Poitou; ne croiriez-vous pas utile, pour ceux qui y iroient, de boire, avant que d'y aller, quelques onces d'huile, ou de déjeuner, comme les mineurs de Styrie, avec du pain noir & du lard: c'est vous, qui nous avez appris l'efficace de ces alimens contre les impressions des poisons de cette classe; voudriez-vous la leur ôter contre celui de ma fontaine? En préparant à la petite verole, on ne fait précisement, que ce que vous conseillez aux mineurs de faire. Les remedes que l'on ordonne, ou les alimens, que l'on conseille, sont le pain noir & le lard destiné à empêcher la trop forte impression du venin. Il y a des remedes pour la colique de Poitou, ou plûtôt des barbouilleurs, qui le sçait mieux que vous, tout comme

me pour la petite verole; mais vous jugez très ſagement dans ce cas, qu'il vaut mieux prendre des précautions, que de courir les riſques d'une maladie violente, facheuſe, & qui, quelquefois, élude l'efficace des meilleurs remedes. Je ne fais que tranſporter votre raiſonnement d'une maladie à une autre; & les circonſtances étant les mêmes, il conſerve toute ſa force. Pardonnez cette digreſſion à un Avocat convaincu de la bonté & de l'importance de ſa cauſe, qui ne veut rien négliger pour perſuader un juge, dont le ſuffrage a une influence déciſive. Je reprens le fil de vos objections.

Vous voulez prouver, que l'inoculation eſt plus puiſſante pour donner la maladie, que la contagion naturelle. Pour cela vous établiſſez une comparaiſon, entre l'efficace de certains venins, inſerés dans une playe & pris par la bouche.

La vingtieme partie d'une goutte du venin de la vipere, mêlée au ſang d'un animal quelconque, en l'appliquant ſur une playe, le tuë ſurement; & ordinairement en quatre heures: l'on avale impunément quelques drachmes de ce venin.

BOS-

BOSMAN *rapporte, qu'un ſerpent, dont la morſure eſt toujours mortelle, n'ayant pas pu mordre un homme, lui lança un torrent de ſon poiſon contre le viſage; que la violence du jet rendit cet homme comme aveugle pour le moment, mais qu'il n'en reſſentit aucune autre incommodité.*

L'huile de tabac, avalée en fumant, ne nuit abſolument point : miſe ſur une playe, & melée au ſang, elle tuë promptement.

L'on prépare, dans l'iſle de Java, des dards, qui tuent tous ceux qu'ils bleſſent : l'on avale impunément le vin, dans lequel on fait infuſer ces dards, & qui eſt chargé de tout leur poiſon.

Ces obſervations poſées, vous continuez, en diſant; que la comparaiſon, entre le double effet de ces venins, & celui de la petite verole, n'eſt pas exacte; parceque ces premiers ne nuiſent, que mêlés au ſang; au lieu que ce dernier nuit, ſoit qu'on le mêle au ſang, ſoit qu'on l'avale. Cependant, nonobſtant cette diſparité, vous croyez avoir droit de ſoupçonner, que ſon efficace eſt plus grande, quand il eſt mêlé au ſang, que quand il eſt avalé; que, par là même, l'inoculation inſectera plus de gens

gens, que la contagion naturelle.

Je pourrois peut-être me dispenser de refuter votre raisonnement, & vous accorder, que le virus varioleux, mêlé au sang, est en effet plus efficace, sans que cela m'empêchât de conclure favorablement pour l'inoculation; en vous niant que, malgré cette plus grande efficace, elle infectât plus de monde. Je n'aurois qu'à établir, je le crois même ainsi, que, s'il y a des gens, qui ne soyent pas attaqués par ce virus, c'est qu'il leur manque cette prédisposition nécessaire, sans laquelle il ne peut pas operer: ils portent avec eux le contrepoison: ainsi, quelle que soit la dose & l'efficace du venin, il n'agira point. Cette idée ne vous étonneroit pas: vous savez, qu'il y a, dans la nature, un grand nombre de corps, qui sont poisons pour une espece d'animal, alimens pour une autre. Nous ignorons, & nous ignorerons vraisemblablement toujours, la véritable raison de ces phénomenes. Sans me servir des secours, qu'ils me fournissent dans ce cas, je me borne à vous prouver, que les exemples, que vous citez, ne peuvent point servir à en tirer vos conclusions.

Dans

Dans des cas de cette nature, il n'y a point de demi raport, il faut qu'il ſoit entier ou nul. Un venin qui agit en l'avalant & en le mêlant au ſang, n'eſt point de la claſſe de ceux qui n'agiſſent que mêlés au ſang. Que peut-on donc conclure de l'un à l'autre? Rien du tout. Cela eſt ſi vrai, qu'en ſuppoſant votre induction légitime, je vous retorquerai votre argument, avec bien de l'avantage; parceque je pourrois me fonder ſur un plus grand nombre d'exemples. Je vous dirois, il y a pluſieurs poiſons, qui empoiſonnent, pris intérieurement, & qui ne font rien, appliqués ſur les playes; le virus de la petite verole agit, & pris par la bouche & appliqué ſur les playes; donc, il agit plus fortement étant avalé. Croyez-moi, Monſieur, faiſons nous reciproquement le ſacrifice de ce raiſonnement: je ſacrifie plus que vous; parceque, réellement, il prouveroit plus pour moi que pour vous: mais c'eſt un de ces ſicaires d'Italie, qui aſſaſſinera demain celui pour qui il aſſaſſinoit hier: les honnetes gens n'en veulent rien.

Dans le parágraphe ſuivant, votre

ſoupçon eſt changé en certitude; & cette certitude, vous ne la fondez plus ſur des inductions, mais ſur des faits. *Les inoculateurs diſent, que tous ceux qu'on inocule, excepté peut-être un vingtieme, prennent la maladie; au lieu, que, dans la contagion naturelle, la choſe arrive tout autrement. Qu'il y ait dix enfans dans une famille, il y en aura un, deux, quelquefois plus d'attaqués. Cinq, ſix, ſept ne le ſeront point. Dans les hôpitaux, où il y aura ſix cents enfans, pendant une épidemie, il n'y en aura que vingt d'attaqués: dans une autre cinquante, pendant que quelques centaines en ſont exempts. Si l'on inocule dans ce même hôpital, tous, excepté peut-être chaque vingtieme, prendront la maladie: donc il y aura beaucoup plus de gens infectés par la contagion artificielle, que par la naturelle. Si cela eſt, le venin varioleux eſt plus pénetrant étant appliqué par l'art, qu'étant appliqué par la nature. S'il eſt plus pénetrant, il faut néceſſairement, qu'il y ait des gens infectés par l'inoculation, qui, ſans cela, ne l'euſſent pas été.*

J'accorde les faits; mais je nie les conſequences. Ce qui prouve évidemment, qu'il faut les nier; c'eſt qu'elles

les ſe trouvent en contradiction avec un fait, démontré plus haut, qui eſt, que preſque tous les hommes ont naturellement la petite verole, & que, par l'inoculation, il en reſte au moins le même nombre d'exceptés: donc un virus eſt auſſi efficace que l'autre, & infecte également tous ceux qui peuvent l'être. Ce qui donne occaſion à votre concluſion, c'eſt que vous n'enviſagez qu'un point de la vie des hommes; au lieu qu'il faut enviſager le total. Sur ſix cent, vingt ſeulement la prendront par l'épidemie, & 570 par l'inoculation: oui; mais les 580, qui ne l'auront pas euë à cette épidemie, la prendront dans les ſuivantes; aucun n'échapera : donc l'effet des deux virus eſt égal, relativement au reſultat. Vous repondrez; quand cela ſeroit, il n'en eſt pas moins vrai, qu'il eſt plus efficace, puiſque le venin peut être appliqué naturellement pluſieurs fois, ſans produire d'effet; au lieu qu'appliqué par l'inoculation, il le produit toujours ſurement. Ici, l'erreur conſiſte, à ſuppoſer que le venin eſt appliqué naturellement, toutes les fois qu'on ſe trouve dans une épidemie; & c'eſt préciſément

ment ce qui n'arrive pas. Le venin de la petite verole n'eſt pas ſi actif, que le premier moment dévelope ſon effet: il faut, non ſeulement, qu'il pénetre dans le corps, mais encore qu'il y ſejourne; qu'il y trouve une matrice, où il commence peu à peu à s'aſſimiler quelques parties de nos humeurs, qui en infectent d'autres de proche en proche, juſqu'à-ce que la quantité de cette matiere venimeuſe étrangere, ſoit aſſez conſiderable pour produire la maladie. Quand on inocule, toutes les conditions requiſes ſe trouvent réunies; mais, ſans l'inoculation, elles peuvent manquer. Il n'y a gueres que trois voyes, par leſquelles le virus puiſſe s'introduire naturellement; ou par l'inſpiration de la peau extérieure; ou par la reſpiration; ou par la déglutition, en ſe mêlant à la ſalive, & étant avalé avec elle. L'inſpiration de la peau extérieure varie conſiderablement chez les differens ſujets: il y en a, chez leſquels on démontre, qu'elle eſt prodigieuſe: il y en a, chez leſquels on peut ſoupçonner, avec la plus grande vraiſemblance, qu'elle eſt très petite. Elle n'eſt pas la même à toutes les heures du jour:

elle

elle varie ſuivant les differentes temperatures de l'air, ſuivant les differentes affections de l'ame ; ainſi la crainte, par exemple, l'augmente ; & c'eſt ce qui fait, que dans toutes les épidemies contagieuſes, les gens qui ont peur ſont plus vite attaqués que les autres : les habillemens peuvent la varier : l'application des miaſmes venimeux, dépend de la direction des courans d'air ; & la variation poſſible de ces courans, eſt indéfinie. L'on ſent aiſément, qu'une infection, qui dépend de tant de circonſtances differentes, doit, très ſouvent, n'avoir pas lieu. Il en eſt un grand nombre, qui peuvent également favoriſer, ou empêcher, la contagion par les poumons & par l'eſtomac, ou par la bouche & les narines, ſous leſquelles je comprens les differens ſinus. Ainſi, l'on ne s'étonnera plus de ce que, parmi ceux qui ſe trouvent dans un air contagieux, il y en a un grand nombre, qui ne ſont pas infectés ; mais on comprendra aiſément, que cela ne démontre point l'efficace du venin. Tant d'exemples prouvent, que, dès qu'on peut le fixer ſur quelque partie du corps humain, il produit ſon effet, qu'on doit

être

être convaincu, que, s'il ne le produit pas, c'eſt parce qu'il n'a pas été aſſez fixé pour agir. Sans parler de l'inoculation, qui réuſſit preſque toujours, quelque légere que ſoit l'inciſion; toutes les autres façons de donner cette maladie, connues & uſitées avant l'inciſion, le prouvent évidemment. Dans quelques endroits, on inſeroit du coton varioleux dans les narines; dans d'autres, on faiſoit tenir longtems la main de celui qu'on vouloit infecter, ſur quelque partie du malade bien chargée de boutons varioleux; dans de troiſiemes, on faiſoit tenir, à ce premier, pendant longtems, dans la paume de la main, une piece d'argent imbue de virus. Ailleurs on faiſoit porter au ſain, une chemiſe ſalie par le pus du malade. Tous ces moyens réuſſiſſoient preſque toujours, quoique le pus ne fut pas plus mêlé au ſang, que dans l'infection la plus naturelle. Ce n'eſt donc point parce qu'il eſt plus pénetrant, qu'il infecte plus ſurement dans l'inoculation; c'eſt parcequ'il eſt plus ſurement appliqué: ainſi toutes les concluſions, fondées ſur cette plus grande efficace, tombent d'elles mêmes.

Les

Les differentes façons d'appliquer le venin, me fourniſſent une remarque, qui doit faire en faveur de l'inoculation. L'on a conſtamment obſervé, que, de quelque façon qu'on l'appliquât, la partie ſur laquelle on l'appliquoit, étoit ſenſiblement attaquée plus que les autres. L'on a remarqué d'un autre côté, que ſouvent dans les petites veroles naturelles, la poitrine, d'autres fois l'eſtomac étoient très maltraités. M. *van* SWIETEN lui-même ſe plaint, d'avoir ſouvent obſervé des ſimptomes, qui dénotoient une inflammation d'eſtomac. N'eſt-il pas à préſumer, que tous ces accidens dépendent, de ce que ces parties ont été le ſiege du dévelopement du virus, ſon foyer, ſa matrice; qu'elles ſont dans le même état, dans lequel nous voyons les bras ou les jambes inoculés? Si cela eſt, comme tout tend à le faire croire, il eſt inutile de m'arrêter à faire ſentir l'avantage d'une méthode, qui place toujours le ſiége du dévelopement du venin ſur une partie extérieure. Ces douleurs intérieures, qui retardent quelquefois l'éruption de la petite verole, & que SIDENHAM regardoit comme

 tou-

toujours très facheuses, ne dépendroient-elles point de la même cause?

Après tant de raisons, que je crois décisives, il paroit peu nécessaire de recourir à l'autorité. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de confirmer tout ce que je viens de dire par celle de M. BOERHAAVE: son témoignage est positif sur cet article; & cela, dans le même endroit, que vous aviez cité avant moi, & dont je me suis servi déja plus haut contre vous. *Il n'est point nécessaire, que l'art insere le virus: les exhalaisons putrides d'un corps varioleux, se répandent & infectent les corps qu'elles rencontrent, de façon qu'elles font éclore les mêmes simptomes, que le venin inseré; ce qui prouve, que ce n'est point cette masse sensible, qu'on insere, mais quelque chose de plus subtil, qui s'en exhale; & que, de quelque façon que l'infection se fasse, soit par la respiration, la dégluti-tion, le tact &c., le virus passe toujours, avec une grande facilité, dans le sang.*

Je crois, Monsieur, que je puis actuellement répondre à votre seconde question, & assurer, *qu'il est certain, que, presque tous les hommes, sont tôt ou tard attaqués de la petite verole.* En exami-

examinant cette ſeconde queſtion, vous en avez propoſé une autre: *Eſt-ce que l'inoculation ne procurera pas la petite verole à bien des gens, auxquels la contagion naturelle n'auroit pas pû la donner?* J'ai prouvé que non.

Me voici parvenu à la derniere: *Eſt-il bien certain, que l'inoculation, ſoit qu'elle ait donné la petite verole ou qu'elle ne l'ait pas donnée, mette à l'abri de cette maladie, pour le reſte de la vie?* Vous êtes trop éclairé, pour n'être pas convaincu, que la petite verole inoculée, étant la même maladie que la naturelle, a les mêmes prérogatives; qu'elle doit préſerver d'une rechute auſſi ſurement, que cette derniere: auſſi vous n'avez point voulu conteſter ce droit à l'une en le refuſant à l'autre, comme l'ont fait quelques fanatiques, qui, croyant propoſer une objection, n'ont fait que dévoiler leur ignorance. Vous attaquez la naturelle; parceque vous êtes bien ſur, que, ſi vous prouvez qu'elle ne met pas à l'abri des rechutes, on n'oſera pas prétendre que l'inoculée en préſerve. Il ſe préſente ici une réflexion bien naturelle. Après avoir raſſuré les hommes ſur le danger

de la petite verole; après leur avoir fait esperer, que peu en mourroient, & que plusieurs en seroient exempts, on ne se seroit pas attendu, que vous voulussiez troubler leur joye, en apportant, à ceux qui ont déja essuyé cette triste maladie, l'accablante nouvelle, qu'ils ont fort à craindre de la reprendre. J'ai enlevé aux hommes les espérances flateuses, que vous leur donniez plus haut. Pour me reconcilier avec eux, je vais essayer, dans ce paragraphe, de diminuer les craintes dans lesquelles vous les jettez. Vous tâchez d'ôter à la petite verole les caracteres de singularité, qu'on lui a généralement attribué; vous voulez en faire une maladie commune: je fais mes efforts pour la maintenir dans ses droits. Comme vous citez les anciens en général, pour prouver la duplicité des petites veroles, & que la nier, c'est, selon vous, encourir le blame de les mépriser, & mériter les reproches par lesquels vous avez commencé votre troisieme question; je dois encore commencer par les témoignages de ces mêmes anciens. Je vous préviens, Monsieur, que, dans cette question, comme dans la précédente, nous

nous ne ſommes en diſpute, que ſur le plus ou le moins. J'avouë que j'ai eu tort de nier trop poſitivement, ſur la foi de quelques grands hommes, la duplicité de cette maladie. D'habiles gens l'atteſtent. Je la crois; mais je ſuis perſuadé, que c'eſt un cas beaucoup plus rare que vous ne le croyez. C'eſt cette rareté, & non point ſa nullité, que je veux prouver. Je reprendrai les mêmes auteurs, que j'ai déja cité; non pas que je ne pus vous en citer une foule d'autres; mais c'eſt qu'en citant les mêmes, l'on prouve que les meilleurs auteurs ſur cette maladie, lui ont reconnu ces trois caracteres ſinguliers; je pourrois dire ſpécifiques, que vous lui conteſtez.

ISAAC poſe en fait, qu'on ne l'a qu'une fois. RHASES recherche pourquoi il eſt ſi rare de l'avoir deux fois; & il repond à cette queſtion, par une comparaiſon fort ingénieuſe, tirée de la fermentation des vins. AVICENNES croit, qu'il y a quelques exemples de duplicité. AVERROES dit poſitivement, que jamais on ne l'a deux fois. FRACASTOR regarde comme une choſe démontrée, qu'on ne l'a

qu'une fois; presque jamais deux. VANHELMONT, qui croit que tout le monde l'a une fois, explique fort plaisamment pourquoi on ne l'a pas deux; *c'est que les fabriques de ce venin, après qu'elles ont une fois senti sa tyrannie, instruites par l'horreur & l'aversion qu'elles ont conçu pour lui, se tiennent en garde contre une nouvelle attaque.* On ne l'a qu'une fois en la vie, dit DODONE'E. PRIMEROSE est tout aussi positif. DIEMERBROEK rapporte quelques exemples de personnes, qui l'ont euë deux fois; mais il en recherche la raison, comme d'un fait étonnant, qu'il ne peut expliquer qu'en recourant à un Τὸ Θεῖον. Si l'on demande, dit SEBISIUS, pourquoi quelques personnes l'ont plus d'une fois, je repondrai; que si cela est, cela est au moins bien rare. SORBAIT met aussi cette duplicité au nombre des choses les plus rares. LISTER, qui a eu une pratique très nombreuse, n'a vû qu'une seule femme dans ce cas. M. JUNKER regarde ces cas comme extrêmement rares. M. HAHN établit, comme une vérité générale, qu'on ne l'a qu'une fois: il n'a jamais vu qu'un seul soldat, qui, l'ayant sous

sa

ſa conduite, lui dit, qu'il l'avoit déja euë; les aſſiſtans le confirmerent. On pourroit preſque ſoupçonner, que M. HAHN en doute. JACKSON & M. SCARDONA, Medecins Italiens, ſont perſuadés, que, ſi quelqu'un a cru voir des petites veroles doubles, il s'en eſt laiſſé impoſer par une reſſemblance apparente. C'eſt ce ſoupçon que vous trouvez odieux; parce qu'il eſt injurieux aux anciens. Je ne prétens point diſculper ceux, qui ſe ſont mis dans le tort: je crois cependant, que l'on peut, ſans manquer de reſpect à d'habiles Medecins, les taxer d'avoir quelquefois confondu des maux très légers & très reſſemblans; parceque, ſouvent, ils n'y donnent pas aſſez d'attention: ils examinent très légérement ce qui leur paroit une bagatelle: d'ailleurs, quand les maladies analogues ſont très légéres, il n'eſt pas toujours ſi aiſé de les diſtinguer. Deux plantes naiſſantes ſe reſſembleront preſque parfaitement; cependant M. LINNEUS, ou M. HALLER, les diſtingueront: les autres Botaniſtes, & il eſt des beaux rangs au deſſous des leurs, les confondroient, juſqu'à-ce que leurs caracteres fuſſent mieux

dévelopé. Il en eſt de même des maladies. Quand elles ſont très légeres, tous leurs caracteres diſtinctifs ne ſont pas aſſez ſenſibles pour être bien ſaiſis: ils n'échaperont pas à un HALLER ou à un LINNEUS; mais ils échaperont à une foule d'hommes, d'ailleurs très reſpectables, & qui ne le feront pas moins, quoiqu'ils commettent cette légere erreur. Je reviens à mes autorités. Après 50 ans de la pratique la plus nombreuſe, M. MEAD aſſuroit poſitivement, qu'on ne pouvoit pas la reprendre. M. BOERHAAVE, dans ces leçons publiées par un de ſes éleves, établit, que, quand on l'a eue on ne la reprend pas. *Si quelqu'un a eu une véritable petite verole, il peut paſſer le reſte de ſa vie avec gens attaqués de cette maladie, ſans craindre que jamais il la reprenne; & cela, parceque, dans cette maladie, comme dans pluſieurs autres maladies febriles, les corps reçoivent un changement, qui les rend incapables d'être affectés dans la ſuite par cette cauſe, quoiqu'elle ſoit fréquemment réapliquée à ces mêmes corps.* Voilà, Monſieur, une déciſion bien formelle; & cette déciſion eſt celle de M. *van* SWIETEN:

&

& quand la donnoit-il? En 1745; ſept ans après la mort de ce reſpectable maitre, dont il a eu le rare & unique bonheur d'être le diſciple pendant vingans; c'eſt-à-dire, après 27 ans d'études; & de quelles études! & 20 ans, d'une pratique très nombreuſe. Il avoit bien lû tous les témoignages favorables à la duplicité; mais il ne jugeoit pas, que ce petit nombre de cas pût être regardé comme une exception. On ſeroit preſque tenté de croire, qu'il les attribuoit à ce qu'on avoit pris pour légitimes, des petites veroles batardes. S'il a eu ce ſoupçon, il faut qu'on puiſſe l'avoir, ſans manquer de reſpect aux anciens: qui les connoit mieux, qui les reſpecte plus que lui? M. DETHARDING, dans une diſſertation qu'il écrivoit en 1754, eſt poſitif ſur cet article. *Des obſervations ſûres & inconteſtables prouvent, que, quand on a eſſuyé une fois la véritable petite verole, on en eſt exempt pour le reſte de ſes jours; quoiqu'on publie quelques hiſtoires de gens, qui l'ont euë deux ou trois fois: mais ſi l'on eut examiné attentivement tous les ſimptomes, on ſe ſeroit aiſément convaincu, que l'une ou l'autre des maladies étoit*

la petite verole batarde. Presque tous les Medecins établissent, dit M. ROSEN, *que, quand on a eu une fois cette maladie, on ne la reprend pas. On a cependant quelques exemples, mais à la vérité très rares, du contraire. La question, si l'on peut avoir deux fois la petite verole*, dit M. LUDWIG, *est encore pendante: les exemples qu'on cite ne décident rien.* A ces témoignages, j'en joindrai un autre, dont je fais trop de cas pour l'omettre: c'est le votre même. *J'appris*, dites-vous, *par ma propre honte, à ne plus promettre, qu'ils n'avoient rien à craindre de la petite verole, à ceux qui portoient des marques de cette maladie; j'ai vû si souvent des petites veroles doubles, dans ma nombreuse pratique, qu'enfin je riois de la securité de ceux qui s'en croyoient exempts; parce qu'ils l'avoient euë une fois.* Quand promettiez-vous à ceux qui étoient marqués par la petite verole, qu'ils ne reprendroient pas cette maladie? Ce n'étoit pas avant que d'être Medecin: c'étoit donc dans les premieres années de votre pratique; mais avant ce tems-là vous aviez lû les meilleurs ouvrages, & entendu les plus grands maitres; & c'est dans cet-

te double ſource, où vous aviez puiſé l'aſſurance, qu'on n'a pas deux fois la petite verole: il falloit donc, que cette opinion fût bien générale, & que les faits qui la démentent fuſſent bien rares & bien douteux. Dès lors vous en avez vu beaucoup : c'eſt un effet du hazard, qui vous a préſenté pluſieurs de ces cas; pendant que des praticiens, qui ont plus d'années de pratique, que vous n'en avez de vie, n'en ont jamais vû. Reſumons tous ces témoignages & concluons. L'on peut les ranger ſous quatre claſſes: les uns nient abſolument la choſe, d'après les faits & les raiſons; les autres la regardent comme très douteuſe; d'autres l'admettent comme très rare; vous ſeul l'avez vuë fréquemment. C'eſt, ce me ſemble, être bien raiſonnable, que de vous l'accorder, mais comme une choſe très rare. Quand mille perſonnes ſont comme forcées à voir un fait, qui doit ſe paſſer en differens lieux; ſi cinq cent ne le voyent jamais, & ne le croyent pas poſſible; ſi deux ou trois cent le regardent comme très douteux; ſi cent le voyent très rarement, & un ſeul ſouvent; tout ce que l'on peut légitime-

ment conclure, c'eſt qu'il eſt extrêmement rare. Tirer une concluſion contraire, ce ſeroit manquer de reſpect à tous, excepté à ce ſeul; ce ſeroit leur dire, vous êtes bien mauvais obſervateurs, ou vous faites bien peu d'attention aux maladies, ou vous les connoiſſez bien mal. Vous êtes bien éloigné de vouloir mériter un tel reproche: pour l'éviter, il faut néceſſairement ſouſcrire à la rareté des ſecondes petites veroles. C'eſt, je crois, vous accorder beaucoup, que de vous accorder une recidive ſur cent malades; & je finis cet article, par ce que dit, ſur la généralité & ſur la duplicité, WILLIS, qui paroit avoir pris le juſte milieu. *L'homme, & l'homme ſeul, eſt attaqué une fois, & une ſeule fois en ſa vie, par la petite verole. Si par hazard il s'en trouve un, qui ne l'ait jamais, & un autre qui l'ait deux fois; ce ſont de ces faits rares & inuſités, qui ne dérogent point à l'obſervation commune, que tous les hommes ſont ſujets à cette maladie, & ne l'ont qu'une fois.* Telle étoit l'idée de M. BOERHAAVE: ſes leçons, recueillies par M. HALLER, & que j'ai déja cité plus haut, le prouvent. Il y con-

confirme, qu'on n'a la petite verole qu'une fois. Il dit avoir vû un homme, qui l'eût quatre fois: Se feroit-il contredit fi groffierement? Non affurement; mais il a crû qu'un feul cas ne ne méritoit pas, qu'on fit exception. *Rara non funt artis.*

Vous rapportez une obfervation d'une feconde petite verole: elle eft décifive; mais vous voyez, que je n'en ai pas befoin, pour être convaincu. Vous concluez enfuite avec raifon, que les petites veroles inoculées, ne préferveront pas plus de recidive, que les naturelles: cela eft évident. Vous le prouvez par l'hiftoire de *Cocanam Timoni*, fille du fameux inoculateur de ce nom. Voici le fait. Elle avoit été inoculée par fon pere, & avoit eu la petite verole: fon pere meurt; fa mere fe remarie, & époufe M. HIBSCH: elle en a des enfans; on les inocule 20 ans après l'inoculation de *Cocanam*, qui eft leur garde: en les foignant elle reprend la maladie & meurt. Je ne doute point de la fidélité de cette obfervation: j'ignore fur quel fondement M. de la CONDAMINE, qui apparemment n'a pas eu en main votre ouvrage, puif-

qu'il

qu'il ſuppoſe que vous faites deux perſonnes de *Cocanom Timoni* ſous ce nom, & ſous celui de Me. HIBSCH, & que vous les faites toutes deux mourir, ce à quoi vous n'avez pas penſé; j'ignore, dis-je, ſur quel fondement M. de la CONDAMINE, ſi exact d'ailleurs dans toutes ſes allegations, revoque en doute l'inoculation de *Cocanam*, & aſſure, qu'au moins elle n'a pas été faite par ſon pere. J'admets le fait tel que M. MAKENSIE le rapporte: mais de ce fait, & de quelques autres, qui ſont poſſibles, & dont je veux croire que quelques uns ſont arrivés, quoiqu'on en ait cité pluſieurs faux, je ne vois pas qu'on puiſſe tirer aucune inference déſavorable à la méthode que je défens.

Il ne manque actuellement, pour ſatisfaire à votre derniere queſtion, que de déterminer, quel fond l'on doit faire ſur une inoculation, qui ne produit pas la petite verole. Il y a un certain nombre de gens, qui ne peuvent pas prendre cette maladie: ainſi il y en aura néceſſairement quelques uns, à qui on ne pourra pas la donner. On ne doit pas eſperer, que l'inoculation réuſſiſſe ſur eux; tout le monde en convient:

mais,

mais, pour s'assurer si c'est par cette raison d'impossibilité qu'elle manque, il faut prendre des précautions, moyennant lesquelles on est sûr, que le venin auroit agi, s'il y eût eu un effet à operer. Je n'entrerai point actuellement dans le détail de ces précautions: elles se trouvent dans la seconde édition de l'inoculation justifiée. Ayez la complaisance de les supposer ici; & alors je puis vous repondre. *Il est sans aucun doute, que l'inoculation, faite suivant les regles, soit qu'elle ait fait éclore la maladie, soit qu'elle ne l'ait pas produite, garantit, de toute recidive, tous ceux qui ne devoient pas avoir la maladie deux fois; & le nombre de ces derniers est extrêmement rare.*

Cette possibilité doit-elle faire négliger l'inoculation ? Je ne puis que repeter ici, ce que j'ai dit dans mon premier ouvrage, & ce qui se trouvera dans la seconde édition. C'est qu'en accordant, qu'un certain nombre de ceux, qui ont été inoculés, peuvent être attaqués dans la suite, par une seconde petite verole, ce n'est pas une raison pour ne pas les inoculer. Une opération, qui n'est accompagnée d'aucun

cun danger, ne doit jamais être négligée, quoiquelle ne mette pas à l'abri d'un ſecond peril tous ceux qui l'employent: il ſuffit qu'elle ſoit utile au plus grand nombre, & qu'elle n'empire point le ſort des autres. Il ſeroit abſurde d'exiger de l'inoculation, qu'elle préſerve d'une rechûte ceux, que la petite verole naturelle n'en auroit pas préſervé: elle conſerve ici tous ſes avantages; &, s'il y avoit des marques pour connoitre ceux qui ſont menacés d'une double maladie, la raiſon exigeroit, qu'on les réinocula dès qu'ils ſeroient gueris.

J'ai repondu à vos queſtions. Je finirai par vous en propoſer une. « La » petite verole naturelle eſt très dange» reuſe: l'inoculation diminuë infini» ment ſes dangers, & ne peut la don» ner qu'à ceux qui l'auroient euë: croyez » vous que Dieu blame un moyen ſi » propre à arrêter les ravages de cette » maladie? Ou elle eſt un fleau, dont il a voulu punir l'humanité, un éguillon auquel il ne veut pas qu'on regimbe; en ce cas, ſans doute, l'inoculation eſt criminelle; ſans doute vous avez eu raiſon de vous élever avec for-

ce,

ce, contre cette pratique, & vous auriez pû prendre pour épigraphe

Ne quis discat prodesse improbis.

mais la curation même de la petite verole naturelle cesse d'être innocente. Plus on a travaillé & réussi à la perfectiónner, plus on est coupable; personne ne l'est autant que vous. Ou c'est le resultat facheux de l'œconomie de l'univers, un accident physique contingent; & alors, il nous est permis d'en diminuer le danger, tout comme celui des autres maux, dont nous sommes menacés. Nous sommes exposés aux intemperies de l'air & des saisons; nous sommes exposés aussi inévitablement aux dangers de la petite verole; (il n'est question que de ceux qui peuvent la prendre;) nous nous mettons à couvert du premier mal, par des batimens, dont la construction coute souvent la vie, malgré toutes les précautions qu'on prend, à bien des hommes; l'inoculation est le batiment qui nous abrille contre les dangers de la petite verole; batiment qui, avec de bonnes précautions, coutera la vie à infiniment moins de gens, que les arts subordonnés à l'architecture; j'oserois dire à personne; seroit-

roit-elle plus criminelle que les moyens que cette ſcience employe? Je m'en remets à votre déciſion.

Un deſtin irrévocable aſſujettit, tous les habitans d'un païs, à paſſer, une fois en leur vie, ſur une planche extrêmement étroite, ſous laquelle coule un torrent profond, rapide & impétueux. L'expérience de dix ſiecles a apris, que, de dix perſonnes qui paſſent, il y en a au moins une qui tombe, & qui eſt noyée; ſans parler de celles qui tombent, & qu'on peut ſauver, mais qui, ayant été froiſſées, contre les rocs, dont le lit du courant eſt rempli, conſervent ſouvent, pendant toute leur vie, des infirmités, qui leur font envier le ſort de ceux qui ſont peris. Les mêmes obſervations, qui ont prouvé le danger de ce paſſage, en ont fait connoitre les cauſes. L'on a vû que pluſieurs tomboient par la peur de tomber: d'autres, parce qu'ils étoient trop peſants, & qu'ils donnoient à la planche de faux mouvemens: de troiſiemes, parce qu'ils étoient attaqués de vertiges, de défaillance, d'un accès d'épilepſie: de quatriemes, parceque la planche étoit couverte de glace: de

cin-

cinquiemes, étoient renversés par un orage violent: d'autres périssoient, parce qu'ils avoient entrepris ce voyage de nuit. Plusieurs femmes enceintes tomboient, par la difficulté qu'elles ont à conserver leur corps en équilibre, & à voir l'endroit où elles doivent poser le pied. Un grand nombre étoit victime des mauvais conseils, que des gens bien intentionnés, & mal instruits, comme il en est tant, leur donnoient. Quelqu'un reflechit, & dit; puisque le passage n'est pas nécessairement mortel; puisque ce sont des circonstances accidentelles, qui le rendent si dangereux; puisque nous devons tous le passer, & que quand nous l'avons passé une fois, il est très rare que nous le passions une seconde: établissons, que tout le monde y passera, dans une certaine époque déterminée par l'abscence des circonstances défavorables. 1. Avant que de connoitre le danger: 2. avant que d'être venu trop pesant: 3. dans un tems où l'on n'aura point à craindre en route quelque accès de maladie: 4. lorsqu'il n'y aura point de glace sur la planche & que l'air ne sera point orageux: 5. en plein jour: 6. les femmes passeront

ront toujours avant l'age de la grossesse: 7. tout le monde passera sous la direction d'un bon guide qui déterminera le tems de son passage. Sans doute tous les gens sensés, tous les bons citoyens, sentiront l'utilité de ce projet: on le mettra en exécution; l'on remarquera qu'il a le plus heureux succès; qu'au lieu d'une dixieme partie des passans, qui perissoit, il n'en perit pas une deux-centieme, & qu'ainsi cet expedient en sauve plus des dix-neuf vingtiemes. Les choses étant dans cet état, pensez-vous qu'un pere raisonnable, qui aimeroit véritablement ses enfans, ne crût pas remplir un devoir, & ne suivit pas les mouvemens d'une tendresse éclairée, en leur faisant passer la planche à l'époque favorable, au risque d'un sur deux cent, plutôt que d'attendre, que le hazard les y conduise, aux risques d'un sur dix. J'espére que vous sentirez la justesse de ma comparaison, & que vous vous rendrez aux consequences.

Je finis; je n'ai peut-être été que trop long: mais j'avois deux puissans motifs pour tâcher de ne rien omettre: l'importance de ma cause; & la recompense

penſe flateuſe, que vous promettez à celui qui lèvera vos doutes, *une eſtime éternelle.* Si, contre mon intention, il s'étoit gliſſé dans cette lettre quelque expreſſion qui pût vous faire la moindre peine, je la déſavouë, comme abſolument contraire à ma façon de penſer. Souvenez-vous de cette belle ſentence de ST. AUGUSTIN, que vous avez mis à la fin de votre ouvrage. *Si notre ami ſe trompe, il faut l'inſtruire; s'il nous inſtruit, il faut l'écouter.* Et ſurtout, rendez juſtice à la pureté de mes intentions, comme je l'ai renduë aux votres. Notre objet commun eſt la vérité: nous la cherchons avec le même empreſſement; & celui des deux, qui la mettra dans tout ſon jour, eſt bien ſûr d'obtenir le ſuffrage de l'autre. Si vous accordez le votre à mes raiſons; ſi elles peuvent changer votre façon de penſer ſur l'inoculation; toute controverſe, relative au phyſique de cette méthode, (& c'eſt le phyſique, qui doit en regler le moral) ſera terminée. Il n'y a point de Medecins, il n'y a point de parens, qui ne ſe repoſent ſur vous, avec la plus entiere confiance, du ſoin d'aprécier les objections & les reponſes.

Si vous êtes satisfait des miennes, tout le monde le sera: il ne restera plus qu'à porter la méthode à son dernier degré de perfection; c'est la tache que tous ceux qui aiment les hommes vous imposeront, pour payer les fraix du procès. Vous inoculerez, & le journal de vos attentions, & de vos succès, deviendra le code des inoculateurs.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, &c.

FIN.

